

POUVOIR
NARRATIF et
ACTION
collective

Conversations avec celles et ceux
qui œuvrent à changer les narratifs
pour le bien social

Partie 2

LES RECITS/HISTORIES et les
NARRATIFS sont BIEN TROP
SOUVENT utilisés POUR METTRE
FIN AUX CONVERSATIONS et
RÉTRÉCIR l'ESPACE POUR le DÉBAT.
NOUS VOULONS NOUS PENCHER
SUR la FAÇON de les utiliser
POUR OUVRIR le DIALOGUE
et CRÉER UN ESPACE de DÉBAT.

Pour le meilleur comme pour le pire, les narratifs sont un puissant moteur. Ces derniers temps, il semblerait que la balance penche davantage du côté du pire. Nous aimerions aborder ici le pouvoir des narratifs et l'action collective pour le changement positif.

Notre point de départ est l'espace civique et la défense des droits humains. Nous avons conversé avec des personnes de différents secteurs et disciplines, des militant-e-s et stratèges en passant par des scientifiques

et professionnel-le-s du marketing, pour en apprendre plus sur leur travail en matière de changement de narratif.

La présente publication est un recueil de ces conversations. Elle révèle des points de vue passionnants, mais aussi les histoires et les stratégies qui peuplent leur travail quotidien. Que vous soyez un-e spécialiste du changement de narratif ou un-e militant-e de première ligne, vous apprendrez sans doute beaucoup de ces conversations, qui deviendront une source d'inspiration.

DÉCOUVREZ celles et ceux qui CHANGENT les NARRATIFS dans le MONDE entier

L'ÉCRIVAIN
**Kuchenga
Shenje**
[Royaume-Uni]

9



LES PROS DE L'AUTO-
DÉFENSE DES DROITS

**Morgan Maze
et Dewi
Tjakrawinata**

[Indonésie]

16



L'ACTIVISTE
DES DONNÉES
Renata Ávila
[Guatemala]

23



LES UNIVERSITAIRES
FÉMINISTES

**Linda Gusia
et Nita Luci**

[Kosovo]

30

LA BIENFAITRICE
FÉMINISTE

**Sophia
Hernández**

[Mexique]

35



LA CINÉASTE

**Waad
Al-Kateab**

[Royaume-Uni
/Syrie]

42



LA JOURNALISTE

**Rohini
Mohan**

[Inde]

48



LA MÉDIATRICE
ENTRE MOUVEMENTS

**Alejandra
Alayza**

[Pérou]

54

LE COMMUNICANT
MULTIMÉDIA

**Ahmer
Khan**

[Inde]

61



LE CONTEUR
SYMPHONIQUE

**Orlando
Higginbottom**

[États-Unis
/Royaume-Uni]

67



L'ARTIVISTE À
GRANDE ÉCHELLE

**Rachel
Weidinger**

[États-Unis]

73



LE BIENFAITEUR
DU CHANGEMENT
DE NARRATIF

Brett Davidson

[États-Unis]

79

D'AUTRES CONVERSATIONS en 1^{re} PARTIE

Voici le second volet d'un recueil en deux parties de conversations abordant le pouvoir narratif et l'action collective.

Nous espérons que ces conversations susciteront la réflexion et les discussions. Pendant votre lecture, demandez-vous «que m'apportent ces conversations? Et moi, que puis-je apporter à ces conversations?»

Si vous ne les avez pas encore lues, voici les conversations à retrouver en première partie:

LA COURTIÈRE DES CONNAISSANCES

Isabel Crabtree-Condor

Éditoriale

L'INTERNATIONALISTE

QUEER FÉMINISTE NOIRE

Phumi Mtetwa

[Afrique du Sud]

LA SCIENTIFIQUE COGNITIVE

Laura Ligouri

[États-Unis]

LA MOBILISATRICE CRÉATIVE

Elena Mejía Julca

[Pérou]

LE CATALYSEUR CULTUREL

Ravi Amaratunga

Hitchcock

[Pays-Bas]

LE STRATÈGE NUMÉRIQUE

Aidan Muller

[Royaume-Uni]

LA RÉVOLUTIONNAIRE DE LA MODE

Sarah Ditty

[États-Unis]

LES RESPONSABLES DU CADRAGE

Nat Kendall Taylor [États-Unis]

et Nicky Hawkins [Royaume-Uni]

LE RESPONSABLE DE LA COMMUNICATION

BASÉE SUR L'ESPOIR

Thomas Coombes

[Allemagne]

LES INITIATEURS/RICES DE MOUVEMENT

Chioma Agwuegbo

et Ibrahim Faruk

[Nigeria]

LA TRANSFORMATRICE DE NORMES

Majandra Rodriguez Acha

[Pérou]

LA COMMUNICANTE TECH

Sonia Jalfin

[Argentine]

REMERCIEMENTS



«Pouvoir narratif et action collective» est publié dans le cadre d'une collaboration entre Oxfam et On Think Tanks. Isabel Crabtree-Condor, courtière des connaissances chez Oxfam, a démarré le projet en interviewant plus d'une vingtaine de personnes sur leur rôle dans l'élaboration des narratifs. Cette démarche fait partie du travail d'Oxfam sur la protection et l'ouverture de l'espace civique. On Think Tanks a aidé à transformer ces entretiens en une série de conversations et une publication. La publication a été gérée par Erika Perez-Leon, directrice

de la communication chez OTT. Les conversations ont été montées par Louise Ball et le graphisme de la publication a été assuré par la talentueuse Magda Castría. Certaines des œuvres ont été commandées par le Fine Acts.

Nous aimerions remercier tout particulièrement celles et ceux qui apparaissent dans cette publication pour leurs contributions et le temps qu'il-elle-s nous ont consacré. Leurs connaissances, leurs points de vue et leur courage ont été véritablement inspirants.



Pour faire partie de nos conversations futures sur le pouvoir narratif et l'action collective, vous pouvez vous inscrire à l'aide de ce code QR.

Pour en savoir plus sur le contenu de la première partie ou de la seconde partie, contactez l'éditrice du livre, [Isabel Crabtree-Condor](#).





Isabel Crabtree -Condor

Bienvenue dans la seconde partie de cette anthologie, une collaboration entre et pour les esprits créatifs et les âmes actives.

Étant l'éditrice du contenu et la personne posant les questions de ces conversations, je vous confirme que cette seconde partie a également été un voyage fascinant.

En première partie, mon édito se focalisait sur le pouvoir et l'action collective, des idées toujours présentes dans ce recueil de conversations. Toutefois, de nouvelles idées et fils de discussions sont apparues en seconde partie, dont j'aimerais me servir ici comme points de réflexion.

J'espère que ces conversations vous seront tout aussi agréables et passionnantes qu'elles l'ont été pour moi!

Un million de façons de collaborer

Nos collaboratrices et collaborateurs partagent des histoires de collaborations créatives, de collaborations respectueuses, de collaborations artistiques, de collaborations inter-générationnelles, de collaborations élève-enseignant-e, de collaborations féministes, de collaborations mondiales

et même de collaborations avec des oiseaux. Pourquoi travailler en solitaire lorsque l'on peut travailler ensemble?

Alerte divulgâchage: le numérique n'est pas neutre

Plusieurs conversations mettent en lumière la façon dont les réseaux sociaux, les algorithmes et les modèles de profit derrière eux chamboulent notre capacité à nous connecter et créer du lien. Nous devons garder à l'esprit que l'économie de l'attention déforme notre vision du monde.

Mais les nouvelles ne sont pas toutes mauvaises. Nous pouvons désormais «écouter» ce que les gens ont à dire, à une échelle jamais envisagée jusque-là, ce qui peut être un outil puissant pour le changement de narratif stratégique.

Il est également clair qu'alors que nous sommes de plus en plus connecté-e-s virtuellement, il nous arrive de nous sentir plus seul-e-s et déconnecté-e-s de la réalité. Les liens avec le terrain, les histoires de la communauté, les récits de l'action collective, le travail sous forme de réseaux de narratifs, amplifier les histoires et comprendre ce pour quoi nous nous battons en tant qu'individus et collectif sont devenus de plus en plus importants.

L'importance de qui raconte l'histoire

Nombre de collaboratrices et collaborateurs nous montrent qu'une façon de se distinguer dans le brouhaha ambiant est de repenser qui raconte l'histoire.

Lorsque les histoires sont passées sous silence et que les journalistes sont affaibli-e-s, on nous vole la possibilité de comprendre la réalité et l'histoire de façon exhaustive.

Les histoires plurielles, dites avec plusieurs voix, avec les personnes ayant vécu l'expérience en première ligne, émergent de ces conversations comme un élément aussi puissant que primordial. Les gens sont les expert-e-s de leurs propres réalités et nous devons les hisser au-devant et les écouter.

En première partie, nombre de nos collaboratrices et collaborateurs ont évoqué le besoin d'utiliser un langage d'espoir et d'optimisme pour montrer aux gens ce vers quoi nous œuvrons. En seconde partie, l'idée de nous permettre d'imaginer des futurs alternatifs est souvent revenue, et nous y voyons un grand potentiel.

Qu'une chose n'existe pas encore ne veut pas dire qu'elle ne puisse pas exister. Alors, commençons à rêver. ■

A portrait of Kuchenga Shenje, a Black woman with braided hair, wearing a yellow patterned top, smiling broadly. The background is a vibrant teal color with yellow wavy lines.

L'ÉCRIVAINNE

Kuchenga Shenje

[Journalisme]

Kuchenga est journaliste et écrivaine. Féministe Noire transsexuelle, son travail cherche à «transpercer les âmes pour les ouvrir à la vérité et la sincérité». Elle écrit pour de nombreuses publications, notamment *gal-dem*, *Vice*, *ID*, *Dazed*, et *Vogue*, et elle a récemment produit son premier essai-vidéo pour Netflix sur le documentaire *Disclosure* (Identités trans: au-delà de l'image).

«Étant donné que j'écris sur la politique et l'identité (et la politique de l'identité) on suppose qu'il me faut toujours chercher les gens qui partagent ma position sur le sujet. J'ai effectivement besoin de cette connexion avec mes communautés. Mais en tant qu'écrivaine, ce qui m'a fait le plus prendre conscience de moi en tant qu'être humaine c'est la possibilité donnée par les histoires de combler les distances en termes d'identités.»

Se réfugier dans les histoires

Je suis mi-Zimbabwéenne, mi-Jamaïcaine et j'ai été élevée selon les valeurs du panafricanisme.

Mes parents avaient véritablement conscience du fait que nous étions Noire-s, au sens de la diaspora. Nous étions connecté-e-s aux communautés Africaines de différents continents en raison de nos histoires d'immigration.

À la maison, j'ai grandi entourée de livres. Outre les ouvrages magnifiques des leaders politiques révolutionnaires Noirs comme Paul Robson et Marcus Garvey, nous avions aussi beaucoup de livres de Bertrand Russell et de DH Lawrence.

La responsabilité de la littérature planait sur notre foyer avec une pression énorme. Mon père pensait que rien de ce que je produirais ne pourrait finir par appartenir à une œuvre, et je n'aimais pas me qualifier moi-même d'écrivaine.

Mais alors que j'approchais la trentaine, j'ai enfin pris le taureau par les cornes. Pendant ma cure de désintoxication (drogues et alcool), écrire était ma seule activité.

Étant donné l'activisme dans lequel j'étais engagée à cette époque, il me fallait beaucoup rédiger. J'ai donc commencé à écrire comme une forme d'activisme.

Ceci a mené à une carrière d'écrivaine indépendante, avec des écrits focalisés sur les genres, les races et les classes, en particulier les questions ayant trait aux vies des femmes trans Noires.

Je suis Noire, je me considère comme un transsexuel, j'existe en marge des deux communautés. Par conséquent, je suis à l'aise dans la solitude. Il n'y a pas de meilleure condition existentielle pour être une écrivaine.

Je sais ce que veut dire forger des connexions humaines depuis ce lieu de l'altérité. Ceci m'a poussé à voir chaque page blanche comme une possibilité de connexion.

J'ai beaucoup lu dès mon plus jeune âge parce que j'avais besoin de fuir la réalité. Qui j'étais réellement était une vérité trop lourde à encaisser pour ma communauté.

Ma mère possédait principalement de la littérature de femmes afro-américaines. Grâce à elle, j'ai découvert très tôt Maya Angelou, Alice Walker, Toni Morrison et Terrien MacMillan. J'ai donc eu la possibilité de voir une version de moi au travers des vies de femmes Noires cisgenres.

Je me réfugiais dans la littérature comme dans une oasis, loin de la violence continuellement présente pendant mon enfance. Les livres étaient les seuls espaces où je n'avais pas à avoir peur de subir des heurts physiques ou métaphysiques.

Je lisais avec une telle innocence. Je comprends maintenant que c'était une autre forme d'agression, par leur eurocentrisme, leurs standards de beauté appartenant au suprémacisme blanc. Néanmoins, à cette époque, j'ai habité des mondes où je me sentais en sécurité, qui n'existaient que dans la littérature.



J'ai grandi à Londres dans les années 90, et je ne cesserai de souligner combien les bibliothèques publiques ont été nécessaires à ma survie. Que ce soit comme espaces communautaires que comme passerelles. Une bibliothèque renferme plus de destinations qu'un aéroport. Quand je me rendais dans ces lieux, je pouvais m'échapper du moment présent.

La découverte des narratifs

Je n'avais pas réfléchi au narratif dans un sens politique ou historique avant d'avoir lu l'anthologie *Telling to Live – Latina Feminist Testimonios*.

J'y ai appris qu'il peut exister des narratifs qui ne se trouvent pas sur une page écrite. Cela m'a énormément encouragée et inspirée.

J'y ai lu les mots de femmes de couleur et de femmes blanches Latinas, qui faisaient preuve d'honnêteté en évoquant le colorisme (discrimination selon la couleur de peau)

*Dites leurs noms
#BlackLivesMatter*

qui existait dans leurs sociétés et dont elles ont bénéficié. Je ne m'étais pas rendu compte à quel point ces idées sur les narratifs étaient connectées à moi jusqu'à ce que je lise le travail d'Afro-Latinas.

Mon sens du narratif a pris une signification complètement différente après ça.

Auparavant, je parlais du principe que le narratif avait pour ligne de départ la Grèce et la Rome Antiques puis se prolongeait vers la Renaissance et Les Lumières, où ces hommes blancs intelligents offraient leurs réflexions au monde. Donc, comme conséquence de la colonisation, on m'avait donné la capacité de raconter une histoire.

Ce fut douloureux pour moi, de me rendre compte combien j'étais limitée dans ma compréhension de comment l'histoire et les narratifs fonctionnent.

Cette anthologie a été pour moi une conférence, où ces féministes Latinas me racontaient un monde bien plus vaste que celui dont on m'avait parlé. Les langues que je croyais perdues pouvaient être revendiquées.

Si je voulais survivre, écrire, raconter mes propres histoires, il me fallait élargir ma compréhension du narratif selon une perspective politique et historique.

Choisir ce sur quoi écrire

Il y a quelques années, mon travail était bien plus réactif. On me contactait pour me dire: «Quelqu'un a écrit quelque chose d'horriblement transphobe, pourrais-tu répondre? Nous en avons besoin pour demain, mais tu seras payée dans 30 jours.»

Tout en sachant bien que cela servait un objectif, cela me laissait également des séquelles.

De même, j'avais l'impression qu'en raison de mes identités, j'étais acculée à faire ce que les autres n'avaient pas à faire. Je me posais également des questions sur la longévité de ces articles.

Je veux avoir la liberté d'écrire. Ne pas devoir écrire sur le meurtre, le traumatisme, la haine et la violence.

Alors j'ai procédé à un recalibrage. J'écrirai sur des choses qui sont traumatisantes, mais en essayant d'y trouver un sens plus profond.

J'essaie d'écrire In Memoriam, pour donner des archives aux vies trans, pour qu'elles ne soient pas perdues, que leurs noms ne soient pas oubliés.

Lorsque la possibilité de travailler pour Netflix s'est présentée, j'ai bondi dessus. Je savais que je voulais écrire dessus, et que mieux que moi, et pour la même plateforme qui avait diffusé l'excellent documentaire *Disclosure (Identités trans: au-delà de l'image)*.

Il a fallu la participation de toute une communauté pour que j'obtienne ce boulot. En raison de mon activisme dans différents domaines, beaucoup de femmes, principalement Noires, veillaient sur moi, s'assurant que j'étais entendue et mise en avant.

J'ai vraiment adoré créer cet [essai sur support vidéo](#) pour Netflix car la réponse est bien plus immédiate, sa portée est plus grande, ça devient plus accessible.

La collaboration avec les rédacteurs en chef

Étant donné que j'écris sur la politique et l'identité (et la politique de l'identité) on suppose qu'il me faut toujours chercher les gens qui partagent ma position sur le sujet.

J'ai effectivement besoin de cette connexion avec mes communautés. Mais en tant qu'écrivaine, ce qui m'a fait le plus prendre conscience de moi en tant qu'être humaine c'est la possibilité donnée par les histoires de combler les distances en termes d'identités.

L'on craint que, à cause des relations de pouvoirs, si un rédacteur en chef blanc, cisgenre et de classe moyenne ou supérieure entame un dialogue avec moi sur mon travail, il y aura forcément un malentendu.

Qu'il ne sera pas capable de voir la vérité et la véracité de mon travail parce que ses préjugés et ses privilèges l'ont conditionné à ne pas les voir.

Si ça arrive, et ça arrive, je me sens amoindrie et stigmatisée comme «autre». Je suis vue comme une parodie d'une personne. Parce que la perception qu'il a de moi est vraiment superficielle et étriquée.

Comme je suis devenue plus déclarative sur qui je suis, ce que je mérite et ce en quoi je crois, j'ai attiré un certain type de rédacteurs et rédactrices en chef, qui peuvent lire mon travail et ne pas être gêné-e-s par les choses dont ils/elles n'ont aucune connaissance.

En tant que femme Noire trans qui écrit sur ses relations ou ses différents jobs, je suis experte sur ces sujets.

J'écris souvent pour être en lien avec les femmes Noires. Mais les rédacteur-riche-s m'ont aidée à comprendre la possibilité d'établir des connexions avec un groupe global de personnes. Cela donne de la force à ce que j'écris.

Imaginer des futurs alternatifs

J'ai commencé à écrire un roman. Une fois cette histoire terminée, je ne suis pas sûre de pouvoir me contenter du réalisme.

Nous nous trouvons à un moment critique et insensé en tant qu'humanité et ce dont nous avons besoin pour survivre sont des idées et des croyances qui vont bien au-delà de ce qu'on nous dit que l'avenir nous réserve.

Quel meilleur outil pour nous aider que la science fiction?!

Il y a une œuvre d'art à New York qui dit: «il y a des personnes Noires dans le futur».

Le fait de survivre, notre culture qui a de multiples facettes, qui est si productive, vivre cette époque après avoir survécu à tout et continuer de se battre. Je veux vraiment être capable d'écrire des histoires qui démontreront que le combat en valait la peine.

La science fiction ne produit pas encore beaucoup d'impact en termes de relations de pouvoir et d'ethnicité, mais elle en a le potentiel. J'ai lu *Woman on the Edge of Time* de Marge Piercy et ça a totalement révolutionné mon monde.

C'est le monde vers lequel j'avance. Je veux passer du temps à écrire sur des lieux alternatifs, des lieux vers où nous pourrions tou-te-s aller. ■

[Retour à la table des matières](#)

LES NARRATIFS


QU'EST-CE QUE C'EST?

«Les narratifs représentent un ensemble d'histoires tournant autour d'un sujet, continuellement répétées, partagées et amplifiées par les personnes au pouvoir. Jusqu'à arriver au point de les considérer comme vrais.»

'LA BIENFAITRICE FÉMINISTE'
Sophia Hernández

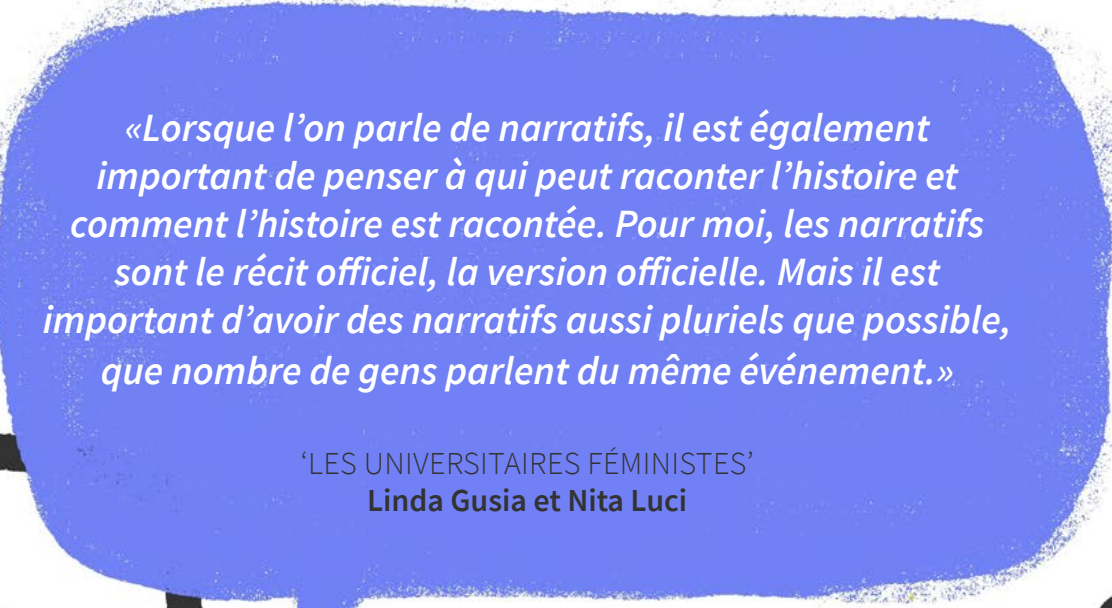
«Je conçois le narratif comme ces chansons qui laissent un sentiment en vous. Ce n'est pas qu'une nouvelle, mais quelque chose qui reste avec vous, s'installe en vous et vous fait réfléchir. C'est agréable. Vous n'avez pas conscience que vous recevez un message, mais celui-ci vous traverse.»

'LA JOURNALISTE'
Rohini Mohan



«Les narratifs, c'est remettre en cause quelque chose qui semble immuable et tout puissant, mais avec les bonnes questions qui fissureront petit à petit cette pensée. Des fissures minuscules qui laisseront passer de petits rais de lumière. C'est dans ces opportunités que l'on trouve la liberté, la transformation, le doute et la pensée libre, nécessaires aux processus civils.»

'LA MÉDIATRICE ENTRE MOUVEMENTS'
Alejandra Alayza



«Lorsque l'on parle de narratifs, il est également important de penser à qui peut raconter l'histoire et comment l'histoire est racontée. Pour moi, les narratifs sont le récit officiel, la version officielle. Mais il est important d'avoir des narratifs aussi pluriels que possible, que nombre de gens parlent du même événement.»

'LES UNIVERSITAIRES FÉMINISTES'
Linda Gusia et Nita Luci



les PROS L'AUTO-DÉFENSE des DROITS

Morgan Maze et Dewi Tjakrawinata

Originaires d'Indonésie, Morgan Maze et sa mère Dewi Tjakrawinata forment une équipe des plus dynamiques. Ensemble, ils ont fondé Let's Speak Up («faisons-nous entendre»), un groupe pour les jeunes gens trisomiques souhaitant apprendre à s'exprimer et à devenir des pros de l'auto-défense des droits, pour questionner les idées et narratifs prévalents sur les personnes atteintes du syndrome de Down en Indonésie et ailleurs.

[Auto-défense des droits]

«Être un-e pro de l'auto-défense des droits, c'est présenter ou expliquer aux autres ce dont nous avons besoin et ce que nous voulons faire. Nous devons montrer aux gens que nous pouvons décider de ce qui est le mieux pour nous. Nous ne sommes pas différent-e-s des autres. Oui, nous avons besoin d'aide, mais nous voulons décider du type d'aide que nous nécessitons.»

Dites-nous-en plus sur vous et sur Let's Speak Up

[Morgan] Je m'appelle Morgan, j'ai 21 ans et je vis à Jakarta. Ma mère est Indonésienne et mon père est Français, je parle donc les deux langues de mes parents, ainsi que l'anglais.

Avec ma mère, j'ai co-fondé un groupe appelé «Ados avec syndrome de Down». Tout en gagnant toujours plus de reconnaissance, nous avons noué des liens avec d'autres adolescent-e-s trisomiques dans d'autres communautés et nous avons appelé ce groupe Let's Speak Up.

Tou-te-s mes ami-e-s ne peuvent pas parler, ou lorsqu'ils/elles parlent, ce n'est pas très clair. Ma mère a donc créé le groupe pour les aider à mieux parler, afin de mieux nous comprendre les un-e-s les autres et être ami-e-s.

Ensuite, ma mère a obtenu des fonds, elle a demandé à ses ami-e-s de la rejoindre pour l'aider à donner des cours et proposer des activités.

Nous apprenons beaucoup pendant les cours. Nous parlons de nos espoirs et de ce que nous voulons pour notre avenir.

Nous allons également dans des endroits où nous apprenons de nouvelles choses, par exemple dans des jardins, pour apprendre le jardinage. J'aime quand on va au café ou au restaurant pour apprendre à faire du café ou préparer une pizza. Un jour, je veux travailler dans un restaurant.

[Dewi] Nous apprenons le langage du corps et les émotions. Parfois, des gens dans le groupe de Morgan n'arrivent pas à dire ce qu'ils/elles ressentent. Mais lorsqu'ils/elles apprennent le langage du corps, alors ils/

elles peuvent voir si les autres sont en colère ou tristes. Ils/elles peuvent lire l'émotion.

Comme certain-e-s des ami-e-s de Morgan sont «non-verbaux», nous travaillons avec beaucoup d'images lorsque nous parlons des émotions.

Un autre sujet qui nous semblait crucial était de faire prendre conscience de leurs corps aux participant-e-s du groupe.

Nombre de femmes ou filles atteintes du syndrome de Down en Indonésie subissent des abus sexuels. Nous avons donc discuté de la différence entre les filles et les garçons, et nous avons évoqué les questions sexuelles, afin que les enfants aient la notion de ce qui est permis et de ce qui est interdit, par eux/elles et par les autres.

Habituellement, ce sujet n'est pas abordé par leurs parents ou leurs enseignant-e-s, ces dernier-ère-s pensant que, pour des raisons culturelles, les enfants n'ont pas besoin de connaître ce genre de choses. Beaucoup considèrent encore que les personnes trisomiques sont asexuel-le-s.

Rester connecté-e-s pendant l'épidémie de COVID-19

[Dewi]: En avril 2020, nous avons démarré une classe virtuelle par Zoom. Et en réponse à la COVID-19, nous avons créé un guide facile à lire et à comprendre afin que les personnes atteintes de trisomie 21 puissent avoir accès à des renseignements sur le virus, d'une façon qu'ils/elles peuvent comprendre.

[Morgan]: J'aime faire partie de ce groupe. J'aime avoir beaucoup d'ami-e-s, et j'aime apprendre de nouvelles choses avec mes ami-e-s. On s'amuse toujours beaucoup en classe!

Morgan parle aux Nations Unies à Genève à l'occasion de la Journée Mondiale de la Syndrome de Down 21.



Je sais que mes ami-e-s aussi aiment la classe, mais qu'ils/elles sont tristes parce que nous sommes en vacances. Maintenant, à cause de la COVID-19, nous faisons classe ensemble, en ligne.

Je fais des appels vidéo avec mon ami Zaq.

[Dewi]: Comme l'ami de Morgan, Zaq, est autiste non-verbal, ils s'appellent en visioconférence. Avec un appel téléphonique ordinaire, ils n'arriveraient pas à se comprendre. Les appels vidéo permettent de voir si Zaq sourit ou rit.

Lorsque je leur demande: «Qu'est-ce qui vous fait rire?» Morgan me répond: «Non, non, c'est un truc que seul-e-s les personnes avec le syndrome de Down peuvent comprendre».

Auto-défendre ses droits

[Morgan]: Vous saviez que je suis un pro de l'auto-défense des droits des personnes atteintes du syndrome de Down?

Être un-e pro de l'auto-défense des droits, c'est présenter ou expliquer aux autres ce dont nous avons besoin et ce que nous voulons faire. Nous devons montrer aux gens que nous pouvons décider de ce qui est le mieux pour nous. Nous ne sommes pas différent-e-s des autres. Oui, nous avons besoin d'aide, mais nous voulons décider du type d'aide que nous nécessitons.

[Dewi]: L'objectif à long terme de Let's Speak Up est de devenir un groupe de pros de l'auto-défense des droits pour les personnes atteintes du syndrome de Down et de déficiences intellectuelles.

En Indonésie, les personnes porteuses de handicaps non-intellectuels peuvent établir et enregistrer leurs propres organisations et lutter pour leurs droits à l'échelle nationale et locale. Mais ce n'est pas le cas pour les personnes atteintes de déficiences intellectuelles, parce qu'elles sont considérées comme n'ayant pas de capacité juridique.

"I speak three languages - Indonesian, French, and English, but for people like me with Down syndrome, there are no schools or places in Indonesia where we can learn a job, maybe one day to work like other people, to be independent."

Morgan Maze,
Self-advocate, Indonesia



WDSO Conference United Nations Geneva

Par conséquent, les personnes ayant des déficiences intellectuelles ne sont pas bien représentées ou prises en charge, et il revient aux parents de les élever et les éduquer sans aucune aide. Souvent, les parents ne parviennent pas à donner aux personnes les moyens de s'autonomiser ou à les encourager à parler et se faire entendre («speak up», en anglais).

Voilà pourquoi le groupe a ce nom, Let's Speak Up («faisons-nous entendre»).

Célébration de la Journée mondiale du syndrome de Down (ou trisomie 21)

[Morgan]: Vous saviez que demain [le 21 mars] c'est la Journée mondiale du syndrome de Down?

[Dewi]: Morgan était à Genève l'année dernière pour la Journée mondiale du syndrome de Down. C'est là qu'il a commencé sa carrière de pro de l'auto-défense internationale, en parlant devant les comités des Nations unies.

La séance des Nations unies a été retransmise et filmée en direct. Depuis, les gens en Indonésie sont plus ouvert-e-s.

Down Syndrome International

Je parle trois langues: indonésien, français et anglais, mais pour les gens comme moi qui sont atteint-e-s du syndrome de Down, il n'y a pas d'écoles ou de lieu en Indonésie où apprendre un métier, un jour travailler comme les autres, être indépendant-e

Le gouvernement commence à reconnaître ce collectif d'adolescent-e-s et Morgan a souvent été invité à motiver d'autres enfants et d'autres groupes.

Depuis 2006, la Journée mondiale de la trisomie 21 est célébrée chaque année le 21 mars. La date a été sélectionnée pour refléter le caractère unique de la triplicité du 21e chromosome qui cause le syndrome de Down (ou trisomie 21).

Au cours de notre conversation avec Morgan et Dewi, Morgan nous a dit qu'il dansait le hip-hop et la k-pop. Nous lui avons parlé de l'une de nos conversations avec Elena Mejia Julca (en 1re partie), une rappeuse féministe qui fait partie du collectif Teatro Hiphop. Elle utilise le hip-hop pour faire entendre son message.

[Morgan]: Ouah! J'aimerais bien en savoir plus. C'est vraiment cool.

[Dewi]: Certain-e-s de mes élèves du groupe Let's Speak Up font également partie du groupe de hip-hop.

Avec la reconnaissance gagnée par Morgan, nous avons été invité-e-s à présenter leur chorégraphie hip-hop à des événements organisés par le gouvernement ou d'autres organisations, et le groupe a été rémunéré.

Avec son groupe de danse G STAR, Morgan s'est également produit à Singapour, au Festival asiatique du théâtre jeunesse.

Ils y mélangent k-pop et hip-hop. Le hip-hop est vraiment idéal pour les personnes trisomiques car il n'y a pas vraiment de règles. Donc si quelqu'un ne fait pas

la bonne chorégraphie, ça ne fait rien. C'est plus détendu. Ils/elles peuvent profiter du swing, du rythme. C'est libre.



Photo du spectacle de *Let's Speak Up*. [Voir la vidéo.](#)

[Dewi]: En novembre dernier, *Let's Speak Up* a monté un spectacle. Tou-te-s nos élèves ont invité leurs familles et le reste de la communauté. Le but était de montrer que les personnes atteintes du syndrome de Down ont des capacités dans les arts et le spectacle. Ils/elles ont dansé, joué de la musique et lu leurs poèmes.

Ce fut un grand événement ici. On en a parlé au journal télévisé d'une chaîne nationale, car c'était la première fois qu'une organisation pour les droits des personnes trisomiques faisait quelque chose de ce genre, par et pour la communauté du syndrome de Down et leurs parents. C'est une bonne chose pour la sensibilisation.

Ici, les gens ne pensent pas que les personnes trisomiques peuvent se faire entendre et partager leur point de vue. Pour ce jour-là, nous avons préparé un texte et Morgan a parlé en anglais, ça a beaucoup plu.

Faire basculer les idées et les préjugés sur les gens atteints du syndrome de Down

[Dewi]: Les gens ne pensent pas que les personnes trisomiques peuvent faire toutes ces choses. C'est donc très percutant de montrer qu'en fait, elles le peuvent.

C'est avec fierté que je peux dire qu'un basculement s'est produit. Avant, la communauté du syndrome de Down n'était pas représentée lors des réunions sur le handicap organisées par le gouvernement. Maintenant nous le sommes.

Beaucoup de parents constatent la réussite de mes élèves. Je montre souvent ce que mes élèves peuvent faire par l'intermédiaire de présentations. Morgan ne peut pas effectuer une présentation sans aide. Mais avec de l'aide, il peut la faire tout seul, face au public.

Pour les parents de personnes trisomiques, c'était inimaginable. On m'a alors demandé comment j'enseignais à Morgan. Comment est-il possible que Morgan parle trois langues?

Soutenir les pros de l'auto-défense des droits: leçons tirées auprès de la communauté du syndrome de Down

[Dewi]: Pour devenir un-e pro de l'auto-défense des droits, les gens ont besoin de confiance en soi, d'être soutenu-e-s et d'être inclus/es.

Nous faisons tous les deux partie d'un groupe de référence international pour une organisation du nom de «Down Syndrome International» et qui s'est établie au début de cette année, au Royaume-Uni.



Le groupe de référence s'appelle: Écouter, Inclure, Respecter. À cause de la COVID-19, les réunions et les discussions du groupe se font de façon virtuelle.

Voilà ce que nous voulons voir de plus en plus: les personnes trisomiques écoutées, incluses et respectées. ■

[Retour à la table des matières](#)

COLLABORATION

«La coopération avec les gens qui viennent de mondes différents vous fait comprendre que le monde bouge. J'ai appris énormément des témoignages directs de ces personnes, sur la façon dont leurs mondes sont en train de changer. Si vous y êtes ouvert-e, les échanges peuvent vous faire immensément grandir.»

'LE COMMUNICANT MULTIMÉDIA'
Ahmer Khan

L'ACTIVISTE — des — DONNÉES



Renata Ávila

Renata est une avocate guatémaltèque spécialisée dans les droits humains, la technologie et la propriété intellectuelle. Actuellement, elle vit et travaille à Berlin, où elle met sur pied une start-up à vocation sociale baptisée PolyLat, qui entend révolutionner la façon dont les connaissances sont transmises aux décisionnaires, en les rendant accessibles et abordables. Elle a été membre des équipes de défense de Rigoberta Menchú et Julian Assange et elle est également membre du conseil d'administration international de [Creative Commons](#). Elle a co-fondé [l'Internationale progressiste](#), un espace d'union pour celles et ceux qui luttent pour les droits humains dans le monde entier. Elle contribue régulièrement à la communauté internationale de blogueur-ses [Global Voices](#), elle est également la co-auteurice de *Women, Whistleblowing, WikiLeaks* (Femmes, Alertes éthiques et WikiLeaks) et d'*Everything must Change!* (Tout doit changer!), publiés chez OrBooks.

[Technologie et droit]

«Les réseaux sociaux récompensent qui crie le plus fort. Les algorithmes façonnent le débat en le polarisant toujours plus. Ils sont conçus pour nous séparer, pour créer le plus de sous-bulles possible afin d'accroître l'engagement... C'est un problème pour la société civile, car nous nous retrouvons à utiliser des plateformes qui n'appliquent pas les règles de neutralité.»

L'écosystème des narratifs

Il y a 20 ans, nos canaux de communication étaient limités, et transmettre des messages et raconter des histoires qui s'écartaient du narratif dominant supposait de dépenser beaucoup d'argent.

Certaines institutions avaient la capacité de changer la mentalité des gens.

Plus vous aviez de pouvoir, plus il vous était facile de faire passer des messages *en masse* [en français dans le texte, ndlt], à l'église, via l'art populaire, la télévision, ou l'État.

Avec l'arrivée d'Internet, nous avons pensé naïvement que ce serait une petite révolution pour la démocratie et la société civile.

Ça n'a pas été le cas. Les dynamiques de pouvoir existantes se sont ancrées encore plus profondément dans nos systèmes, en quelque sorte magnifiées par Internet.

On pensait également que par essence, les jeunes gens poursuivent les idéaux de la démocratie et de la justice sociale.

Assimiler jeunesse et lutte pour la justice sociale est une grande erreur. Cela montre à quel point nous oublions vite. Les génocides les plus barbares de notre époque récente ont été perpétrés par des jeunes gens.

Et en Amérique Latine, nous avons vu des mouvements de jeunes récupérés par l'extrême-droite... Encore une fois. Alors même que nous pensions «plus jamais».

Une fois de plus, des jeunes gens privilégiés défendaient les pouvoirs en place.

Des groupes de jeunes déployaient un narratif défendant l'austérité, la polarisation et un gouvernement conservateur.

Le pouvoir économique dominant les soutenait, leur donnant des ressources et une plateforme.

L'un des cas les plus intéressants est le Brésil: un gouvernement légitime a été renversé et le président désormais en place fait ouvertement appliquer des lois anti-pauvres.

Et malgré tout, les sondages sont toujours en sa faveur, même si le Brésil présente le nombre le plus élevé de morts dues au coronavirus qui auraient pu être évitées.

Mais cette tendance n'est pas exclusive à l'Amérique Latine. C'est un mouvement très coordonné, que l'on constate également en Europe et aux États-Unis.

J'ai récemment été témoin de manifestations anti-vaccins à Berlin et Londres, deux des villes les plus instruites du monde. C'est déconcertant, ça vous oblige à vous arrêter et tout remettre en question.

Démocratiser l'expertise

Pour que les narratifs fonctionnent à grande échelle, il ne suffit pas de concevoir soigneusement des messages et créer des narratifs sexy.

Il faut effectuer tout un travail en amont (sans doute le plus ennuyeux) de réflexion critique et d'éducation politique.

Et il nous faut démocratiser l'expertise.

Les décisionnaires, en particulier ceux et celles qui ne peuvent se permettre les grandes firmes d'experts-conseils en situation de quasi-monopole, n'ont pas accès aux informations dont ils et elles ont besoin pour décider rapidement de questions essentielles.

Et pendant ce temps-là, un agenda conservateur prend son envol, détruisant et polluant des décennies d'efforts de travail sur le terrain.

Aujourd'hui, il n'est même plus possible de dispenser des cours d'éducation sexuelle aux adolescent-e-s sans le retour de bâton de groupes conservateurs.

Ces groupes endoctrinent un grand nombre de personnes avec des éléments qui ne sont pourtant pas dans leur intérêt.

Ils sont efficaces dans l'occupation de ces espaces: diviser pour mieux régner, répandre des infox et des messages vulgarisés tels que les anti-vaccins, ou le discours contre l'égalité des genres ou même le discours contre la société civile elle-même.

La société civile est désavantagée car pratiquement partout dans le monde, les gouvernements progressistes qui font avancer les intérêts des citoyen-ne-s ne sont pas au pouvoir.

Pendant notre conversation, Renata nous précise que les espaces au sein desquels elle travaille, notamment l'Internationale Progressiste, ne se défilent pas face à la complexité de l'écosystème actuel des narratifs. Nous lui avons demandé de nous expliquer les approches et les tactiques qu'ils/elles utilisent pour faire face à cette complexité et bâtir de nouveaux écosystèmes de narratifs.

Un agenda et un plan positif partagé

Dans un premier temps, nous déployons des efforts pour articuler les mouvements progressifs dans le monde entier, en vue de travailler sous forme de réseau entre différents pays œuvrant à une même vision.

Dans cet espace partagé, nous créons ce qui a manqué pendant très longtemps: un agenda positif, avec des narratifs positifs... Et un plan, un nouveau new-deal vert mondial.

Données factuelles

Si vous avancez des discours d'espoir, il vous faut des données factuelles crédibles, car en ces temps qui courent, il est très dur d'être optimiste.

Et nous ne pouvons pas nous permettre d'avoir un discours vide. Quoique nous disions, nous serons scruté-e-s à la loupe, mais avec des loupes différentes de celles d'avant.

Collaboration pluridisciplinaire

Nous formons un front uni avec des scientifiques et des universitaires dans notre travail de changement de narratif, car la société civile et la communauté scientifique subissent toutes deux des attaques de toutes parts, maintenant plus que jamais.

Face aux défis qui nous attendent (épidémies, crises climatiques, inégalités), nous devons nous munir de données factuelles et d'études de cas solides.

Le rôle de la société civile est d'aider la communauté scientifique à transmettre ces histoires au public en général, en rendant accessibles des recherches complexes.



**Lose it all with a
LOW-FACT DIET!**

Retour aux «vieux» médias

On ne peut pas compter que sur les réseaux sociaux, il faut également revenir à la télévision, à la radio, aux journaux imprimés. Le rôle des églises et des leaders religieux est également important.

Lorsque vous lancez une campagne qui n'est pas polarisée mais informative, alors les médias traditionnels vous donnent la parole.

Quand je travaillais à la Fundación Ciudadanía Inteligente, nous avons monté un projet sur la quantité de données que les gouvernements partageaient sur la COVID-19 en Amérique Latine.

Il s'agissait de recherches effectuées par deux geeks, que nous avons transformées en histoire et en petite campagne focalisée sur les personnes.

*Perdez tout avec un
RÉGIME À FAIBLE TAUX DE FAITS*

*Désormais avec
0% de crédibilité*

Les gens ont pu alors constater qu'il fallait que leurs gouvernements fournissent des informations de grande qualité afin que nous puissions prendre des décisions mieux éclairées pendant la crise.

Avec l'Internationale Progressiste, nous montrons les impôts payés par les géants de la tech et nous les contrastons avec leurs recettes: en faisant usage de données factuelles puissantes, nous exposons les inégalités.

L'importance du langage

J'ai du mal avec la façon dont le monde universitaire et la société civile utilisent parfois un langage qui n'est pas totalement accessible à la personne lambda.

C'est vraiment dommage de voir un leader de la société civile ou un expert invité à un débat télévisé avec un responsable politique et les gens finir par se ranger du côté du politique parce que ses messages étaient plus clairs et plus simples.

Nous avons besoin de formations aux médias afin de mieux communiquer avec le grand public. Nous pouvons apprendre auprès d'un tas d'expert-e-s, nous pouvons mettre les ressources en commun.

Rester sur le sujet, un travail qui demande du temps

Nous avons tendance à sauter de sujet en sujet. Les bailleurs jouent d'ailleurs également un rôle dans cette tendance. Nous n'avons pas la possibilité d'approfondir parce que le sujet du moment change. Avant de prendre de l'ampleur, les choses ont besoin de temps.

Comment pouvons-nous donc contribuer à bâtir des narratifs à long terme? Que pouvons-nous faire pour que ces narratifs se généralisent et fassent partie de la culture et du savoir populaires?

Pour que ces idées prennent racine, vous aurez besoin d'infrastructures. Au début de la pandémie, se laver les mains semblait une habitude dure à installer dans la mentalité des gens, mais maintenant, c'est une pratique qui semble très sensée.

Le compromis fait partie du travail

Vous devez faire des compromis, même si ce n'est pas facile. Parfois le message n'est pas aussi pointu ou radical que vous le souhaiteriez.

Mais parfois, cela en vaut tout de même la peine, parce que cela permet de créer un lien avec de nouveaux publics: au moins le message central est transmis aux gens qui autrement n'y auraient pas accès.

Allié-e-s inattendu-e-s

Parfois, vous vous trouvez des allié-e-s inattendu-e-s. Par exemple, je considérais la défense de la vie privée comme enracinée dans la justice sociale et le collectif, pas uniquement l'individu. Et pourtant, de l'autre côté, des gens aux idées extrêmement libérales se battaient avec autant d'acharnement que moi pour la défense de la vie privée, alors que pour eux, cela n'avait à voir qu'avec les individus.

Approches différentes

Il y a plusieurs manières de transmettre un même message. Vous pouvez lancer des grenades, ou vous pouvez dire les choses de façon polie.

Prenez les exemples de WikiLeaks et d'Edward Snowden. Snowden s'est employé à toujours utiliser un ton respectueux dans sa façon de communiquer, en expliquant les problèmes techniques en matière de protection de la vie privée et de la sécurité (et pourquoi ils sont importants) de façon simple à comprendre.

Diplomatie vs Plateforme publique

Lorsque vous avez vraiment des opinions opposées, une grande scène ou un débat public n'est pas le meilleur lieu pour parvenir à un consensus. Sur les plateformes publiques, vous finirez toujours par «c'est moi qui ai raison, c'est toi qui as tort».

Il est parfois plus efficace de se réunir avec les décisionnaires politiques, muni-e-s des données, mais sans caméras autour, afin d'éviter qu'ils/elles n'aient à interpréter un rôle.

Méfiance à l'égard des réseaux sociaux

Les réseaux sociaux récompensent qui crie le plus fort. Les algorithmes façonnent le débat en le polarisant toujours plus.

Ils sont conçus pour nous séparer, pour créer le plus de sous-bulles possible afin d'accroître l'engagement.

C'est dans la psychologie des gens que de continuer à chercher des informations qui donneront encore plus de force à leurs propres opinions.

C'est un problème pour la société civile car nous avons recours à des plateformes qui n'appliquent pas les règles de la neutralité.

Vous êtes dans l'incapacité de promouvoir le dialogue et bâtir des ponts par le biais de la compréhension mutuelle en raison des leviers de marketing et des *business models* derrière les réseaux sociaux, qui se fondent sur la polarisation pour provoquer un maximum d'engagement.

C'est un gros problème qu'il nous faut aborder de manière collective. Il faut changer les règles du jeu. Car ils profitent de notre colère, de nos peurs, et de toute cette polarisation, qui ne fait que faire du mal à la démocratie dans son ensemble.

Démocratiser les technologies

Lorsque vous démocratisez une technologie, vous donnez aux gens les moyens de faire avancer les objectifs de notre changement de narratif par des actions.

Les imprimantes 3D ne sont peut-être pas les instruments les plus sexy, mais elles ont véritablement changé la donne pendant la crise de la COVID-19. Un grand nombre de labos sont apparus, créant des solutions aux problèmes sociaux, imprimables en 3D.

La société civile a besoin d'aller plus loin, pas uniquement de dire les choses différemment, mais de permettre aux gens de faire les choses différemment, collectivement, avec leurs propres mains. ■

[Retour à la table des matières](#)

RESEAUX SOCIAUX

«La bonne musique vient de l'empathie et de la compassion. C'est tout l'intérêt de raconter une histoire. Et pourtant, dans le monde virtuel, tout n'est qu'affaire de gros chiffres et d'algorithmes sociopathes qui placent la compassion tout en bas de l'échelle.»

'LE CONTEUR SYMPHONIQUE'
Orlando Higginbottom



les UNIVERSITAIRES FEMINISTES

—
**Linda Gusia
et Nita Luci**

Linda est sociologue et maîtresse de conférences à l'Université de Pristina au Kosovo et Nita est anthropologue et professeure-adjointe à l'Université de Pristina. Elles sont co-chercheuses de [Changing the Story](#) («changer l'histoire»), un projet qui se demande comment l'éducation aux arts, au patrimoine et aux droits humains peut servir de pilier à des approches axées sur la jeunesse dans la construction de la société civile dans des contextes post-conflits dans le monde entier.

[Monde universitaire]

«Les espaces institutionnels peuvent rétrécir et il existe de plus en plus de formes d'expression radicales de droite. Mais il existe également des façons nouvelles, moins formelles et plus puissantes d'organiser et revendiquer les espaces.»

[Linda]: Lorsque nous évoquons les expériences qui nous façonnent, avoir été témoin de ce qui s'est passé au Kosovo pendant la guerre se révèle crucial. J'ai travaillé comme traductrice pour le Washington Post pendant la guerre au Kosovo et les questions sur la guerre et le conflit m'ont ouvert la voie vers le monde universitaire.

Pour moi, il est important de donner du sens à ce qui est arrivé. Donner du sens à ces expériences a fait partie (et fait d'ailleurs toujours partie) de ma curiosité en tant qu'universitaire et chercheuse.

Les façons dont sont racontées et re-racontées les histoires, comment les narratifs déforment, qui raconte ces narratifs et qui décide, les histoires que nous oublions et le méta-narratif qui s'en retrouve produit.

Je suis très curieuse de voir comment les histoires du conflit et de la guerre sont remémorées et racontées à la prochaine génération de personnes. Au Kosovo, 50% de la population a moins de 30 ans. Ils/elles n'ont pas d'expérience personnelle des guerres.

Changing the Story vise à explorer les musées et en faire des lieux du questionnement, et trouver des moyens d'en faire des espaces plus démocratiques et pluriels.

En 2013, nous avons également co-fondé un programme de recherche et d'études de genre. Les études de genre sont attaquées de toute part, au Kosovo comme ailleurs. Le programme crée un espace pour développer et mettre sur pied des projets en plaçant les étudiant-e-s au centre.

Il nous a semblé que nous avions besoin de penser l'université comme un espace public, où différents publics peuvent entrer en contact et discuter de comment différentes

inégalités nous touchent nous et nos relations les un-e-s aux autres.

Qui peut raconter l'histoire et comment

[Nita]: Lorsque l'on parle de narratifs, il est également important de penser à qui peut raconter l'histoire et comment l'histoire est racontée.

Pour moi, les narratifs sont le récit officiel, la version officielle. Mais il est important d'avoir des narratifs aussi pluriels que possible, que nombre de gens parlent du même événement.

L'éthique et la philosophie féministes nous ont aidé à comprendre l'importance de raconter ces narratifs et relater des histoires depuis différents points de vue et perspectives.

[Linda]: La plupart de la production de connaissances et des recherches sur le Kosovo proviennent de sources hors de notre contexte ou bien ont été effectuées en adoptant «le regard extérieur»?

Ceci rend difficile de se sentir concerné-e par ces connaissances car elles manquent d'une compréhension complexe des inégalités structurelles et utilisent souvent la «culture» pour expliquer le racisme structurel qui a rendu possible la guerre en premier lieu.

Les histoires et les narratifs ne sont pas donc pas seulement des moyens d'émancipation, ils constituent également des moyens de pouvoir, d'effacement, de contrôle.

Dans nos travaux de recherches, nous essayons de donner vie aux théories et pratiques féministes et post-coloniales, afin de consolider notre approche «point de vue extérieur-point de vue intérieur».

En tant que chercheuses, il est important d'équilibrer la production de travaux de recherches et de connaissances qui soient pertinents pour les réalités que nous vivons, tout en évitant le piège de la production de connaissances très localisées.

De nouveaux espaces pour l'action collective

[Linda]: Au Kosovo, une société privée a obtenu un permis de construire un complexe de logements à seulement 50m de sources d'eau potable.

La réaction a été immédiate. Plus de 30 000 personnes ont créé un groupe Facebook, se sont réunies de façon informelle et sont parvenues à faire révoquer cette décision.

Il ne s'agissait que de citoyen-ne-s inquiets et inquiètes, qui étaient en colère. Il existe dans l'activisme de terrain un certain pouvoir et une certaine force.

Au cours de notre conversation avec Linda et Nita, nous leur avons demandé de nous expliquer un peu plus en quoi consistait le projet Changing the Story.

[Linda]: Dans les années 90 au Kosovo, nous n'avions ni espaces institutionnels ni présence. En 1989, des gens ont été renvoyé-e-s de leur travail dans les institutions publiques. Les écoles en albanais ont été fermées. Nita et moi sommes allées au collège au sein d'un système parallèle (ou «maisons-écoles»).

Certain-e-s de mes étudiant-e-s qui sont né-e-s et ont grandi à Pristina n'ont jamais entendu parler du système scolaire parallèle. L'une de ces maisons privées est désormais



Dessy Baeva pour les Fine Acts

en passe de devenir un musée, et j'y envoie mes étudiant-e-s depuis plus de dix ans.

Changing the Story utilise la recherche-action participative pour étudier ces écoles et la façon dont les histoires sont racontées et comment les narratifs sont construits autour de ces récits.

Nous travaillons avec de jeunes étudiant-e-s en anthropologie, en sociologie, mais aussi avec des journalistes et des étudiant-e-s en arts.

Nous nous sommes rendu-e-s dans des archives. Nous nous sommes entretenu-e-s avec les gens. Nous avons réfléchi ensemble. Nous avons écrit des blogs et nous avons créé une page Web, dont nous espérons qu'ils feront partie du musée.

Cette histoire des maisons-écoles a été longtemps passée sous silence. Nous avons étudié la façon dont ces histoires ont été passées sous silence et comment elles sont devenues visibles.

Souvent, lorsqu'elles deviennent visibles, il existe un risque qu'elles soient récupérées et cimentées dans le narratif nationaliste officiel, pour verser alors dans des histoires clivantes sur «nous» et sur «eux».

Nous sommes curieuses de voir comment les histoires et les narratifs sont fabriqués et ce que sera le narratif officiel du musée.

Nous espérons que notre travail conjoint aura de l'influence et que le narratif officiel deviendra plus pluriel et inclusif.

Les narratifs normalisant la violence et l'exclusion

[Nita]: Une autre chose que notre projet cherche à comprendre sont les conditions qui normalisent la violence.

Dans notre contexte, des personnes s'étaient mobilisées pour créer cette société presque parallèle qui résistait au régime autoritaire. D'abord, pendant pratiquement une décennie, au travers de la désobéissance civile pacifique, puis ensuite avec l'armée.

C'est une histoire importante de nos jours. On peut se demander: pourquoi devrions-nous nous préoccuper du passé? Nous pouvons penser ce moment, là où nous nous trouvons aujourd'hui, en réfléchissant à la façon dont cette situation est devenue possible.

La légitimation du pouvoir blanc, du nationalisme, des guerres par procuration et l'appropriation des ressources globalement... Il faut que nous nous demandions: comment ces idéologies sont-elles arrivées au pouvoir? Pourquoi survivent-elles? Pourquoi sont-elles légitimées par l'intermédiaire de gouvernements et sociétés et organisations internationales?

Il est si facile de se sentir impuissant-e-s et petit-e-s face à ces forces géopolitiques mondiales. Mais l'on peut se focaliser sur nos capacités à nous exprimer et à agir collectivement. Il faut qu'il y ait une sorte de potentiel imaginé au sein duquel les gens peuvent voir les possibilités futures.

Décoder les narratifs visuels

[Nita]: Nous avons tendance à penser les narratifs comme parlés ou écrits. Mais très souvent, ils sont également représentés virtuellement.

Si vous travaillez avec des jeunes, vous vous apercevez qu'une grande partie de leurs connaissances se fonde sur des images qu'ils/elles ont vues et décodées.

Souvent, ces attaques narratives apparaissent dans l'espace public, sous des formes visuelles telles que les publicités et les pancartes. Comment contrer cela?

Quels sont les narratifs visuels dominants que vous utilisez et comment pourriez-vous les repenser? Avez-vous besoin de faire partie du narratif pour qu'il soit important pour vous?

Dans un contexte universitaire, le narratif personnel et l'expérience personnelle sont discrédités car il faut qu'ils soient généralisables et comparables. Pour les féministes, le personnel est politique.

Je pense qu'il y a une grande signification théorique et un énorme poids politique dans l'expérience personnelle.

Il s'agit d'établir des connexions avec les personnes dont l'expérience est différente. ■

[Retour à la table des matières](#)

la NARRATION

«Les faits sont puissants et n'abondent pas franchement, il nous font donc nous y accrocher. Mais lorsque vous racontez une histoire, «donner les faits» n'est pas suffisant. Le contexte, les visuels, le choix des mots et des histoires, tout détermine l'attrait émotionnel de ces faits. Cela détermine l'ampleur de l'impact et leur pouvoir.»

'LA JOURNALISTE'
Rohini Mohan



la BIENFAITRICE FÉMINISTE

—
**Sophia
Hernández**

Sophia est associée du programme Civic Engagement and Government International de la [Fondation Ford](#), où elle travaille à faire avancer la stratégie globale et l'octroi de subventions. Originaire du nord du Mexique, elle est Latina et féministe.

[Bienfaisance]

«Le théâtre et la musique sont devenus une part puissante de la résistance et de la résilience. Les gens ne sont pas autorisé-e-s à revendiquer l'espace physique et à manifester ou parler ouvertement de l'espace civique dans la rue, alors ces groupes occupent l'espace par l'intermédiaire des arts. Je trouve ça tout à fait fascinant.»

Être féministe en Amérique Latine et en particulier au Mexique en ce moment, c'est enthousiasmant. Nous commençons à voir les narratifs basculer!

En début d'année, nous avons organisé une grande manifestation. Des femmes de différents secteurs, groupes et idéologies se sont rassemblées pour protester contre les féminicides. Le lendemain, les femmes ont appelé à se barricader. Nous voulions disparaître complètement des rues pour rendre hommage aux femmes qui ont disparu dans le pays.

Nous avons été un sujet tendance ce jour-là. Que vous soyez pour ou contre, tout le monde parlait de féminisme, de ce que ça pouvait dire, de ce que cela pouvait signifier à titre personnel. Ça m'a vraiment émue.

La délégitimation de la société civile

À la Fondation Ford, parmi les tendances négatives, nous avons identifié la délégitimation de la société civile. Pour nous, cela a directement à voir avec les narratifs.

Les narratifs sous-jacents que nous constatons sont que la société civile répond aux priorités étrangères, qu'elle est élitiste, non représentative, non redevable. La liste est sans fin.

D'un côté nous pensons qu'il est crucial d'étudier comment créer et promouvoir des narratifs positifs alternatifs.

De l'autre, nous voyons également l'opportunité pour nous en tant que secteur de réellement remettre en question la façon dont nous parlons de notre travail et dont



nous entrons en lien avec les autres. Certains de ces narratifs proviennent de campagnes de dénigrement essayant de diaboliser la société civile, mais certains existent pour une raison, non?

Activisme artistique et collaborations créatives

Les narratifs représentent un ensemble d'histoires tournant autour d'un sujet, continuellement répétées, partagées et amplifiées par les personnes au pouvoir. Jusqu'à arriver au point de les considérer comme vrais.

Au Mexique, il existe un narratif très tenace sur les personnes «disparues». Il y a cinq ans, 43 étudiants ont «disparu». Une grande partie de la société a eu pour réaction de dire que ces jeunes étaient probablement connectés au crime organisé, et que donc ils l'avaient mérité. Mais la réalité, c'est que plus de 70 000 personnes ont disparu au Mexique depuis 2006.

Dans la région, nous avons œuvré à allier journalisme d'investigation et expositions artistiques pour susciter l'engagement public à rejeter ces narratifs et l'impunité qui en émane. Car si les gens croient que ces personnes ont été tuées ou ont disparu parce qu'elles faisaient quelque chose de mal, alors il sera difficile d'entraîner une volonté politique de changement.

Nous avons noué des partenariats avec différents groupes pour appuyer l'activisme artistique. Nous travaillons avec une initiative qui a pour nom El Día Después («le jour d'après»), menée par Diego Luna, un acteur très connu au Mexique. Il dispose d'une grande plateforme et d'un moyen de se connecter à des secteurs de la société auxquels nous n'avons pas accès.

Le bureau du Mexique a également apporté son soutien au Musée de la Mémoire et de la Tolérance. Des expositions temporaires y sont proposées, où sont évoquées les questions de justice sociale: des droits LGBTIQX en passant par les féminicides. C'est un espace intéressant qui permet de réunir les conservateur-riche-s de musées et commissaires d'expositions, les journalistes, les visiteur-se-s et les activistes pour parler d'un sujet. Beaucoup de jeunes visitent ce musée et nous avons constaté comme ils/elles étaient secoué-e-s parce qu'ils/elles venaient de voir et vivre.

Le documentaire Hasta los Dientes («Jusqu'aux dents») a pour sujet l'assassinat de deux étudiants du nord du Mexique lors d'un affrontement entre l'armée et les groupes du crime organisé. Les médias les ont dépeints comme des membres du crime organisé. Mais ce n'était pas vrai. Les réalisateurs ont soutenu une campagne demandant le retrait des militaires des rues,

ces derniers n'ayant pas les bons moyens de protéger les citoyen-ne-s.

Il existe donc plusieurs initiatives qui mettent en place un travail précieux autour de ce narratif compliqué que nous essayons de faire basculer. Nous faisons cela car nous voulons que le gouvernement sache que les gens ne peuvent pas simplement disparaître ou être tué-e-s sans conséquence aucune.

L'activisme artistique comme moyen créatif de revendiquer l'espace

Il peut être compliqué pour les gens de comprendre ce que nous entendons par «espace civique». Il s'agit d'un concept abstrait qui ne fait aucun sens pour bon nombre de gens. À moins que nous en parlions d'une façon qui permette aux gens de s'impliquer et de se sentir concerné-e-s, notre travail de protection de l'espace civique sera vain.

Notre programme est déployé dans le monde entier, ce qui nous donne une idée de ce à quoi ressemble l'activisme artistique en différents lieux. Certaines organisations avec lesquelles nous travaillons au Moyen-Orient et en Afrique du Nord utilisent les arts comme moyens de promouvoir les concepts de l'espace civique dont on ne peut pas parler ouvertement dans la région.

Le théâtre et la musique sont devenus une part puissante de la résistance et de la résilience. Les gens ne sont pas autorisés à revendiquer l'espace physique et à manifester ou parler ouvertement de l'espace civique dans la rue, alors ces groupes occupent l'espace par l'intermédiaire des arts. Je trouve ça tout à fait fascinant.

Les attaques contre les leadeur-se-s de la justice sociale

Les attaques contre les leadeur-se-s de la justice sociale sont l'expression la plus répandue du rétrécissement de l'espace civique.

Nous constatons qu'ils/elles sont ciblé-e-s par des acteurs de l'État et comme par des acteurs non-étatiques. Les mécanismes de protection existants qui ont été précédemment mis en place pour les défenseur-se-s des droits humains sont insuffisants ou caducs.

L'assassinat de Berta Caceres au Honduras, qui était d'ailleurs bénéficiaire de l'une de nos subventions, a réellement ébranlé toute la Fondation. Nous nous sommes demandé :

qu'aurions-nous pu faire différemment? C'est une conversation très compliquée à avoir, mais la protection des leadeur-se-s de la justice sociale est le pilier le plus important de notre stratégie.

Et c'est un défi car dans nombre de contextes, les gens soutiennent le narratif selon lequel les défenseur-se-s ou militant-e-s des droits humains sont anti-développement ou qu'ils/elles défendent les criminels, réduisant par-là le soutien qu'ils/elles ont de la société dans son ensemble. Mais si l'on partage des histoires positives, en donnant de la visibilité à leur travail, en montrant que leur travail est très lié à la réalité vécue par les gens, alors on arrive à faire émerger toutes sortes de possibilités pour les gens d'entrer en lien avec eux/elles et de se soucier d'eux/elles.



Des passants se joignent aux militants pour peindre les noms des femmes victimes d'homicide sur la place principale de Mexico.

Par exemple, sur la principale place de Mexico, un groupe d'activistes a écrit les noms des femmes victimes de meurtre, y compris les journalistes et les activistes. Les gens qui passaient par là ont également mis la main à la pâte et ont aidé à écrire ces noms à la peinture, dans un acte puissant de solidarité et d'action créative.

Des histoires positives et le rôle crucial des journalistes

Alors que j'étais à un atelier à Mexico, des journalistes m'ont dit que les gens en ont assez d'entendre dans les médias et dans la rue des histoires n'ayant à voir qu'avec la violence, qu'ils/elles finissaient par les bloquer mentalement. Ceci nous pose un défi et suppose un grand travail à faire: parler des activistes et de leur travail d'une façon positive.

Par exemple, il y a eu cette campagne qui parlait de la terre et des défenseur-se-s de l'environnement comme de [#GuardiansoftheForest](#) («gardien-ne-s de la forêt»). Cette campagne entendait promouvoir un narratif différent sur les peuples indigènes. Les gens ont alors partagé des vidéos des «gardien-ne-s de la forêt», en les voyant au travers d'un prisme positif.

Nous savons bien que dans le monde, les libertés fondamentales et la démocratie sont en grand danger. Les journalistes et les médias jouent un rôle véritablement crucial pour sensibiliser, documenter les abus et maintenir la société informée.

Ils/Elles jouent également un rôle important en tant que producteur-riche-s et amplificateur-riche-s de culture. Ils/Elles font partie d'une lutte de pouvoir à plus grande échelle et la démocratie dépend de leur capacité à pouvoir dire la vérité à qui est au pouvoir.

Voilà pourquoi ils/elles font face à autant de harcèlement, d'invasion de leur vie privée et d'attaques en ligne, tous ces procédés visent à réduire leur capacité à dire la vérité au pouvoir.

Mais ils/elles sont dans une position où ils/elles peuvent réellement promouvoir différents narratifs. Soutenir le journalisme qui reprend les manifestations et les montre comme exemple positif de revendication de l'espace civique, plutôt que comme quelque chose d'effrayant ou d'anarchiste, voilà qui serait percutant.

Pour la manifestation des femmes à Mexico, l'une des demandes des manifestantes était que tout soit documenté par des femmes journalistes. Je pense que cela a joué un rôle important dans les messages et les articles qui ont été publiés après la manifestation. Le ton était différent.

C'est un exemple clair de comment, lorsque nous travaillons dans des environnements répressifs, il sera essentiel pour nous de trouver un petit point d'entrée pour illustrer comment l'espace peut être occupé de façon positive et faire connaître les narratifs positifs qui peuvent s'y construire.

Les activistes doivent demander plus aux bienfaiteur-riche-s

Je pense que la philanthropie et la bienfaisance ont soutenu cet espace de façon très carrée, par le biais de grandes organisations et ONG. La réalité, c'est qu'il y a énormément d'acteurs différents impliqués et que certaines aides philanthropiques ne répondent pas aux besoins ou au travail des jeunes activistes.

Voici la question que je leur poserais:
que faut-il que nous fassions différemment,
nous, bienfaiteur-riche-s, pour vous appuyer?
Quels sont les outils qui vous aideraient

à poursuivre votre travail? Ce n'est pas une
question simple. Mais il sera très intéressant
de savoir ce que les gens en pensent. ■

[Retour à la table des matières](#)

COLLABORATION

«L'une de mes devises est qu'il ne faut jamais travailler en solitaire. Lorsque l'on travaille à grande échelle, il est important de ne pas s'auto-isoler. Vous devez vous penser comme étant une composante active d'une équipe et continuer à articuler la théorie que vous amenez dans votre travail.»

'L'ARTIVISTE À GRANDE ÉCHELLE'
Rachel Weidinger

A black and white portrait of Waad Al-Kateab, a woman with long dark hair, looking slightly to the right. The portrait is set against a background of several hand-drawn, irregular rectangular frames in a light blue color.

la CINÉASTE

Waad Al-Kateab

Waad Al-Kateab est une réalisatrice de documentaire primée qui vient de Syrie. Elle commence à pratiquer le journalisme citoyen en 2011. Ses reportages pour Channel 4 News sur le conflit en Syrie ont reçu près d'un demi-milliard de vues en ligne et remporté 24 prix, notamment l'International Emmy for Breaking News Coverage en 2016. Elle et sa famille ont été obligées d'évacuer Alep en 2016. *For Sama* est son premier long-métrage.

[Cinéma/Journalisme]

«Il était clair que le film n'était qu'une étape. Il nous fallait continuer ce travail. Nous voulions donner des moyens aux gens d'en savoir plus et de réagir selon les sentiments générés à la fin du film. Que ce soit de la tristesse, de la colère, de la honte de ne pas avoir agi plus tôt, ou l'espoir que les choses changent: ils/elles pouvaient transformer ces sentiments en actions positives.»

J'ai grandi dans plusieurs endroits en Syrie, et j'ai fini par m'installer à Alep pour étudier en 2009.

Je rêvais de finir mes études et d'aller en Allemagne pour faire un master ou un doctorat.

Avant même de passer notre bac, ma meilleure amie et moi voulions déjà étudier le journalisme.

Mais mes parents me disaient qu'on ne pouvait pas étudier ça en Syrie, qu'il valait mieux que j'étudie autre chose et une fois ces études terminées, si j'avais encore envie d'être journaliste, je pourrais peut-être partir à l'étranger.

J'ai donc opté pour le marketing, car c'est flexible et créatif.

En 2011, j'ai un peu commencé à tourner, mais jamais je n'avais pensé devenir cinéaste ou journaliste.

Puis les manifestations ont commencé en Syrie et tout a basculé.

C'était la première fois que je me suis rendu compte que la réalisation est mon domaine. C'est à ça que je veux consacrer ma vie.

Lorsque mon premier documentaire a été diffusé à la télévision, je l'ai regardé avec mes parents, en n'arrétant pas de leur lancer «vous voyez, je suis journaliste, maintenant».

Mon père et ma mère étaient fiers. Mais ils savaient que sans les manifestations, je n'aurais jamais eu la possibilité de faire ce que j'aimais.

Saisir la vie avec les films

Ma compréhension des histoires et narratifs me vient de ma vie et de mon expérience en Syrie.

Au début, j'essayais juste de comprendre et vivre cette situation, en me demandant: «Comment pourrais-je raconter ça à quelqu'un qui ne l'a pas vécu?»

Le seul moyen qui m'était connu était de tout saisir. À l'époque, je ne savais pas distinguer entre ce qui était important et ce qui ne l'était pas.

Maintenant, j'en suis capable, parce que j'ai travaillé sur le film et au montage. Je sais ce qui est important et comment façonner une histoire d'une manière ou d'une autre.

Mais je pense qu'avoir vécu tout ça est ce qui m'a donné la certitude de pouvoir raconter n'importe quelle histoire, quel que soit le lieu dans le monde.

Changer les mentalités grâce au journalisme

Quand j'étais en Syrie, je filmais tout ce que je pouvais. Je ne savais pas encore très bien comment j'allais utiliser ce matériel.

Mais j'avais bien compris qu'il me fallait documenter de toute urgence ce qui se passait, que les gens ne nous oublient pas.

Pour moi, le journalisme c'est changer les choses; changer les mentalités avec une photo ou une vidéo.

Face à tant d'histoires compliquées mais belles, je sentais qu'il fallait que je les raconte.

Je pensais que si les gens pouvaient voir ce qui se passait, ils essaieraient d'arrêter ça, ou d'aider. Chaque possibilité de reportage qui s'offrait à moi, je la saisisais au vol.

Par Sama, réalisé par Waad al-Kateab et Edward Watts. [Visionnez la bande annonce.](#)



J'ai suivi la vie quotidienne dans la ville: les médecins à l'œuvre, les enseignant-e-s, les gens tout simplement, qui essayaient de rouvrir leurs boutiques ou poursuivre leurs carrières.

J'étais moi-même enceinte à l'époque, je parvenais à trouver ces moments de bonheur, tout en sachant que je pouvais être tuée à chaque seconde.

Le film

Après avoir quitté Alep, j'ai été choquée du peu que le journalisme avait fait pour nos vies. Le monde entier regardait ce que nous avions à endurer, mais j'avais l'impression que personne ne faisait rien.

Mes reportages sur Channel 4 étaient populaires, mais en dépit du demi-milliard de vues, nous étions quand même forcé-e-s d'être déplacé-e-s. C'était comme si personne ne se préoccupait vraiment de nous.

J'étais tiraillée: à quoi pouvait bien servir le journalisme? Les gens voient ça et continuent à vivre leur vie normalement.

Je ne voulais plus rien à voir à faire avec les médias.

Puis j'ai réalisé que si je ne mettais pas à profit le matériel que j'avais entre les mains, à quoi aurait donc servi de mettre ma vie en danger, celle de ma fille, celle des gens que j'avais filmé-e-s? Il me fallait trouver un moyen de continuer.

J'ai proposé l'histoire à Channel 4 News, j'avais des disques durs pleins de rushes, l'idée leur a plu, ils m'ont confirmé leur envie que de collaborer.

Nous avons commencé à regarder le matériel, sans savoir où ça nous mènerait.

Au début, ils avaient pensé à un reportage de 15 minutes pour raconter l'histoire d'Alep de ses débuts à sa fin. Mais peu à peu, nous avons compris que nous étions face à quelque chose de plus grand qu'un simple reportage informatif.

Le pouvoir de l'histoire personnelle

Il était évident pour tout le monde que le sujet de l'histoire, c'était moi. J'ai hésité.

À Alep, je me voyais comme une femme ordinaire, qui vivait cette situation. Puis, après avoir quitté Alep, je me suis vue comme une journaliste, qui se devait de raconter les histoires des autres, pas la sienne.

C'est en travaillant sur le film que j'ai commencé à comprendre combien il était important d'y mettre ma vie, mon expérience, mon vécu.

Au bout d'un moment, je me suis rendu compte que c'était la seule façon de pouvoir faire comprendre aux gens.

Homemade City est une initiative d'Action for Sama & Future Aleppo, où les enfants peuvent créer une ville collective à partir de leurs propres maisons. En savoir plus ici.

Les gens pensent connaître ma vie maintenant, mais c'est faux. Oui, c'est une histoire personnelle, mais je n'ai partagé qu'une toute petite partie de tout ce que j'ai vécu.

Les réactions au film

Nous ne nous attendions pas à un tel succès. Dès le départ, des tas de gens nous disaient de ne pas trop en attendre.

Et puis nous avons été sélectionné-e-s au Festival SXSW (South by Southwest), catégorie film.

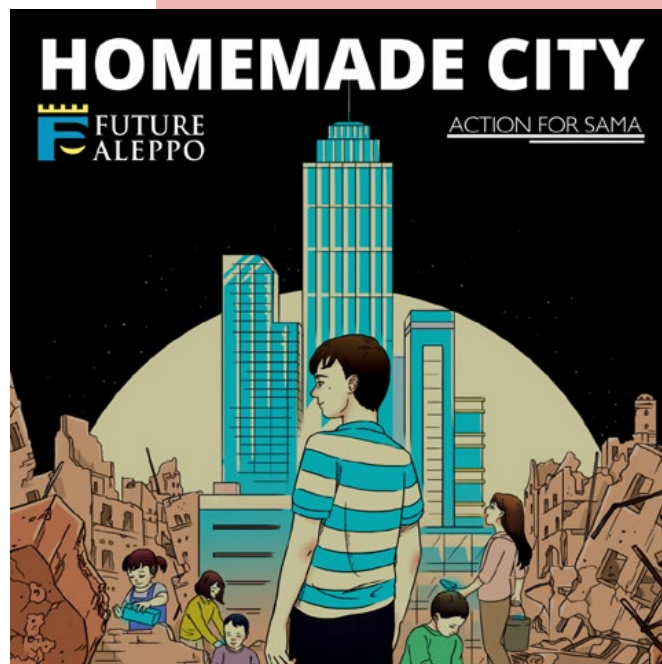
J'étais assise dans le public, m'attendant à ce que les gens partent avant la fin de la projection. Je pensais que les gens n'arriveraient pas à connecter avec le film.

J'ai été choquée que personne ne s'en aille. J'écoutais les réactions. Les gens riaient, les gens pleuraient.

J'avais peur que les gens disent que ce n'était pas vrai ou pas réel, mais au lieu de ça, le public nous a fait une standing ovation. On nous a décerné le prix du jury et le prix du public.

Fouler le tapis rouge à Cannes fut une expérience incroyable. C'était une grande réussite pour toute l'équipe. Nous nous étions muni-e-s de pancartes «Stop bombing hospitals» (stop aux bombardements d'hôpitaux).

Au début, il n'y a eu aucune réaction négative. La grosse attaque est arrivée 11 mois après la sortie du film, juste après avoir remporté le BAFTA. Elle a été menée par ce qui est parfois appelé «l'armée technique d'Assad». Ils attaquent les influenceur-se-s et les personnes qui parlent publiquement de la Syrie.



La meilleure chose pour moi a été de voir combien les Syriens et les Syriennes aimaient et défendaient le film.

J'ai reçu des tas de messages incroyables de personnes en Syrie et en dehors. L'amour qui s'en dégageait était très fort, encore mieux que tous les prix et récompenses.

Transformer les émotions en actions

Nous avons vu que beaucoup de gens se souciaient de la Syrie et avaient la volonté de faire quelque chose.

À chaque projection, quelqu'un prenait la parole pour nous demander: «Et maintenant? Que peut-on faire?».

Il était clair que le film n'était qu'une étape. Il nous fallait continuer ce travail.

Nous voulions donner des moyens aux gens d'en savoir plus et de réagir selon les sentiments générés à la fin du film.

Que ce soit de la tristesse, de la colère, de la honte de ne pas avoir agi plus tôt, ou l'espoir que les choses changent: ils/elles pouvaient transformer ces sentiments en actions positives.

C'est avec cette idée en tête que nous avons monté la campagne «[Action for Sama](#)».

Beaucoup de gens nous faisaient part de leur accablement face aux actualités, ne sachant pas où trouver les vraies histoires sur la Syrie, ne sachant pas qui ou que croire.

Nous avons créé un site Internet pour partager des articles et des histoires des Syriens et des Syriennes. Nous avons également créé un dispositif pour faire des dons aux équipes de secours civil ou aux hôpitaux. On peut également y trouver des groupes plus politiques dans lesquels s'engager, en écrivant par exemple aux membres du Parlement ou en s'impliquant dans le plaidoyer. Tout est important.

Et nous continuons à raconter des histoires d'individus, ou à observer ce qui est nécessaire sur le terrain, et créer des histoires autour.

J'ai appris avec le temps que pour arriver à créer du lien avec les gens, il faut raconter l'histoire de façon à ce que le lecteur ou la lectrice ait l'impression de connaître cette personne.

Nous mettons en avant les choses que nous avons en commun, la vie quotidienne.

Nous continuons de chercher des moyens de financer la campagne Action for Sama et nous nous rendons aux événements où nous sommes invité-e-s car nous voulons nous connecter au plus de personnes possible.

Nous étudions également la possibilité de transformer Action for Sama en bande dessinée pour enfants. Ça ne va pas changer grand-chose désormais, mais il est primordial que les enfants comprennent ce qui s'est passé, à mesure qu'ils/elles deviennent adultes. ■

[Retour à la table des matières](#)

RESEAUX SOCIAUX

«Les réseaux sociaux intègrent les mêmes structures de pouvoir que la société. On ne commence que maintenant à le comprendre. Les adeptes de la technologie ont du mal à accepter que plutôt que de demander des solutions au gouvernement, il vaudrait mieux travailler avec la société civile et les groupes affectés pour bien comprendre les dynamiques d'un monde dans lequel ils font irruption. Ce qui pourrait éventuellement les mener à fabriquer une technologie plus durable.»

'LA JOURNALISTE'
Rohini Mohan



la JOURNALISTE

—
Rohini Mohan

[Journalisme]

Rohini est écrivaine et journaliste lauréate de nombreux prix, elle vit à Bangalore, en Inde. Ces 16 dernières années, elle a écrit sur la politique, les droits humains et l'environnement en Inde et dans toute l'Asie du Sud. Rohini est l'auteur du livre *The Seasons of trouble: Life amid the ruins of Sri Lanka's civil war* (*Les Saisons des Troubles: la Vie Parmi les Ruines de la Guerre Civile au Sri Lanka*).

«Je me suis rendu compte qu'il fallait à nouveau parler des droits et des libertés que nous considérons comme des acquis en Inde... Nous disposons de ces droits car des groupes de personnes ont agi avec courage pour leurs croyances et se sont obstinées à délivrer un message alternatif.»

Le rôle des journalistes

En tant que journaliste, j'observe les répercussions que peuvent avoir les politiques et décisions prises par les gouvernements et les institutions puissantes sur les populations.

Pour formuler les questions que je me dois de poser et déterminer à qui les poser, je me fonde en grande partie sur les conclusions que tirent la société civile, les chercheurs-se-s et les activistes de leur travail sur le terrain.

J'ai constaté comme certains groupes savent très bien raconter leur histoire, et comme d'autres font un travail impressionnant mais n'arrivent pas à le communiquer.

Je pense que mon travail consiste à raconter les histoires de façons dont elles n'ont jamais été racontées auparavant, afin qu'elles puissent être entendues parmi le brouhaha et l'épuisement ambiants.

J'ai également écrit un livre documentaire sur le Sri Lanka d'après-guerre. Cette démarche a supposé de condenser le vécu de millions de personnes en trois trames narratives entrelacées.

Ce livre a été écrit à un moment où la Syrie s'embrasait, faisant apparaître le Sri Lanka comme bien loin. Je ne savais pas si cela allait intéresser quiconque.

En tant que journaliste, on a toujours l'impression d'être en compétition pour attirer l'attention et l'empathie des gens.

Les gens perdent espoir

Les campagnes de diffamation à l'encontre de la société civile et des activistes ne cessent

d'augmenter, donnant voix à un narratif qui les considère comme des agitateurs et agitatrices.

C'est une chose que de piétiner le travail de quelqu'un, c'en est une autre que de réduire des décennies de travail (d'utilité publique) à une simple agitation.

En Inde, nous avons ce mot: «Naxals», utilisé pour décrire les extrémistes de gauche et les militants violents.

Nous ne pensions pas que les gens prendraient ce narratif au sérieux. Par la suite, des groupes internationaux comme Greenpeace et les organisations de terrain ont été ciblées, traitées de «Naxals» et de contraires à l'intérêt national. Ça m'a perturbée.

Ce narratif était si puissant qu'il est devenu difficile pour les activistes de continuer leur travail.

Les gens perdent espoir, même les collectifs indigènes qui luttent pour leurs droits depuis très longtemps.

Ils perdaient leurs batailles judiciaires, ils étaient accusés de liens avec les groupes extrémistes, ils finissaient incarcérés par centaines.

Des lois ont également été instituées pour empêcher le financement de l'activisme politique.

Les gens se demandaient alors quel intérêt y avait-il encore à manifester.

C'était la première fois de ma vie que je voyais un tel découragement.



Le changement est possible

Alors que l'actualité est à la panique et au désespoir, j'ai me suis rendu compte qu'il fallait à nouveau parler des droits et des libertés que nous considérons comme des acquis en Inde.

Quiconque est né-e ici a vu qu'on n'obtient de droits que si l'on se bat pour eux.

Si un prolongement d'autoroute est prévu sur vos terres, vous n'obtiendrez pas de dédommagement de la part du gouvernement, à moins de vous battre pour l'obtenir.

Ces droits ne nous ont pas été offerts. Nous les avons car des groupes de personnes ont agi avec courage pour leurs croyances et se sont obstinées à délivrer un message alternatif. Ces personnes se sont fait entendre et ont lutté pour ces droits et libertés.

Pour moi, c'est ça l'espace civique. C'est un groupe de personnes engagées

politiquement auprès de leur société, que ce soit pour lutter pour l'égalité, la santé, l'éducation ou la transparence. Ils/Elles sont engagé-e-s et prêt-e-s à répondre à une crise ou à une occasion.

Ce sont ces histoires que je voulais raconter.

De plus en plus, le gouvernement adoptait une forme de paternalisme dans sa façon de rassurer la population. Il demandait l'obéissance et le silence, et en échange «l'État prendra soin de vous».

Les gens y ont cru car ils/elles se sentaient impuissant-e-s. Ils/Elles avaient l'impression que personne ne défendait leurs intérêts. Une chose qu'ils/elles ne faisaient pas eux/elles-mêmes car ils/elles se sentaient seul-e-s.

C'est dans ces moments qu'il faut absolument partager les histoires de l'action collective.

Parce que les gens qui se sentent seul-e-s sont de plus en plus nombreux; nous devons nous trouver les un-e-s les autres, et les histoires peuvent aider.

Pour vous, quel sens ont les narratifs?

En tant que journaliste, je considère un narratif comme une histoire crédible et inoubliable qui contient le pouvoir de retenir l'attention et persuader un grand nombre de personnes.

Je conçois le narratif comme ces chansons qui laissent un sentiment en vous. Ce n'est pas qu'une nouvelle, mais quelque chose qui reste avec vous, s'installe en vous et vous fait réfléchir. C'est agréable. Vous n'avez pas conscience que vous recevez un message, mais celui-ci vous traverse.

Au-delà des faits

Les faits sont puissants et n'abondent pas franchement, il nous font donc nous y accrocher.

Mais lorsque vous racontez une histoire, «donner les faits» n'est pas suffisant.

Le contexte, les visuels, le choix des mots et des histoires, tout détermine l'attrait émotionnel de ces faits. Cela détermine l'ampleur de l'impact et leur pouvoir.

L'histoire d'une manifestation peut être racontée depuis la perspective du leader de la protestation ou de la personne qui parle le plus fort, ou du point de vue d'un vendeur de cacahouètes qui a décidé d'offrir ces dernières aux manifestant-e-s ce jour-là.

Vous prenez des décisions qui affecteront la façon dont l'histoire sera comprise.

En tant que journaliste, le moment où vous vous rendez à la manifestation a également une répercussion. Y allez-vous lorsque des milliers de gens sont déjà là ou lorsqu'il n'y en a qu'une cinquantaine, pour découvrir ce qui les a motivé-e-s à venir?

Technologie et société civile

Je vis à Bangalore, la Silicon Valley de l'Inde. Je constate comme l'industrie des technologies tend de plus en plus à se politiser.

Il ne fait aucun doute que les réseaux sociaux ont été utilisés pour mobiliser les gens à manifester et à venir aux rassemblements politiques.

Mais les cercles de pouvoir et les partis politiques ont été les premiers à utiliser les réseaux sociaux, de façon forte et convaincante.

Alors que la société civile progressiste se bouscule pour tenter d'y accéder.

Le narratif dominant selon lequel les réseaux sociaux et les technologies vont nous sauver et résoudre tous les problèmes commence à se déliter.

Les technologies sont aux mains d'une poignée de personnes et ne servent pas les intérêts de tout le monde. Les réseaux sociaux intègrent les mêmes structures de pouvoir que la société. On ne commence que maintenant à le comprendre.

On a d'abord cru que les technologies pourraient éradiquer la pauvreté, les inégalités entre les sexes, le manque d'accès aux services... Il suffisait de donner à tout-e un-e chacun-e une identification biométrique, un compte en banque et un profil sur les réseaux sociaux.

Nombre de gens remettent désormais en question ce narratif incohérent.

Depuis des années, des témoignages de terrain signalent que les nouvelles cartes d'identité en Inde – pour lesquelles le gouvernement et les grandes entreprises privées de technologies faisaient pression – excluent des millions de personnes car leur identification biométrique n'est pas claire.

Les adeptes de la technologie ont du mal à accepter que plutôt que de demander des solutions au gouvernement, il vaudrait mieux travailler avec la société civile et les groupes affectés pour bien comprendre les dynamiques d'un monde dans lequel ils font irruption. Ce qui pourrait éventuellement les mener à fabriquer une technologie plus durable.

Les défis des médias et réseaux sociaux

L'immédiateté des réseaux sociaux fait du tort à la vérité, et la confusion que ces derniers peuvent générer est amplifiée par la télévision.

Les médias traditionnels dépendent de plus en plus des réseaux sociaux et font de plus en plus l'impasse sur les reportages de terrain.

Les gens tweetent les nouvelles et ne prennent pas le temps de vérifier les faits (fact-checking).

Certain-e-s jeunes sont intéressé-e-s par le fact-checking et cherchent davantage d'informations, certain-e-s journalistes enquêtent pour essayer d'aller au fond de la question. Mais cela prend du temps.

Très immédiats, les réseaux sociaux font beaucoup de bruit. La vérité vient après, mais à ce moment-là nous avons déjà perdu la capacité de réussir à ce que quelqu'un puisse la considérer de façon plus mesurée.

Maintenir l'implication des gens

Les personnes avec qui j'ai discuté et qui travaillent depuis des décennies à maintenir les gens impliqués m'ont principalement donné ce conseil:

La légitimité et la longévité viennent du fait de construire des choses, afin que les gens à l'avenir n'aient pas à recommencer de zéro.

Il peut s'agir de dispositions juridiques, de communautés autonomisées, d'infrastructures ou de la capacité à

s'organiser de façon non-violente. Il peut s'agir également de slogans qui peuvent être réutilisés, de chansons remises au goût du jour.

Pour faire face aux attaques répétées, leur conseil était de maintenir la mobilisation et l'engagement des gens, et de continuer à modifier le narratif avec le temps.

Les connexions de terrain doivent s'élargir et s'approfondir.

«Avoir les pieds sur terre», c'est ce qui vous protège des attaques contre vos financements: les personnes qui se portent volontaires, qui offrent leurs efforts, leur temps, de la nourriture, de l'espace.

Même lorsque les groupes de terrain ne disposent pas de financements, ils peuvent continuer à fonctionner pendant des années car ils ont bâti des réseaux de confiance.

Ils comprennent ce qui se trouve autour, le contexte, alors lorsqu'il arrive quelque chose, comme une crise extrême, ils sont prêts à répondre de la bonne façon.

Collaborez avec les gens qui documentent les histoires

Combien de personnes nécessitez-vous pour être convaincant-e? Des écrivain-e-s peuvent peut-être participer à votre travail. Un-e journaliste bienveillant-e peut vous aider à raconter votre histoire et la diffuser.

Ma question aux mouvements est: comment pouvez-vous raconter votre histoire d'une façon nouvelle? ■

[Retour à la table des matières](#)

la NARRATION

«Vous construisez un narratif autour d'une histoire. Ce narratif est totalement dépendant du/de la journaliste que le produit, de la façon dont il/elle va raconter cette histoire... En définitive, il n'appartient qu'à vous de rendre justice à cette histoire.»

'LE COMMUNICANT MULTIMÉDIA'
Ahmer Khan

la MÉDIATRICE entre MOUVEMENTS



—
**Alejandra
Alayza**

[ONG]

Alejandra est responsable des politiques et des campagnes pour Oxfam au Pérou; elle y pilote la lutte contre les inégalités en travaillant sur la citoyenneté active et la justice fiscale. Originaire de Lima, elle est sociologue et a étudié les droits humains et les politiques publiques en Espagne.

«Générer des conversations plus réfléchies qui remettent en question ou enrayent les idées généralement répandues n'ayant pas tellement de fondement, c'est créer la possibilité de convaincre les gens d'envisager les choses différemment.»

Narratifs de persuasion

Ayant grandi au sein d'une famille d'artistes, raconter des histoires pour convaincre les gens a été l'une des constantes de ma vie.

Les histoires transformatrices et pleines d'espérance peuvent être un moyen de bâtir des visions de la vie alternatives, une façon de contester la lecture pessimiste de la réalité.

Je pense à mes parents qui ont vécu la guerre civile au Pérou. J'ai tellement appris auprès de ma mère et de mon père sur la façon de raconter les histoires de vie, non seulement comme une façon de survivre, mais également comme un moyen de transformer cette vie.

Je trouve le concept des narratifs trop rigide pour quelque chose d'aussi versatile.

Lorsque l'on parle de «narratifs», c'est le texte écrit qui vient à l'esprit.

En réalité, les narratifs ont à voir avec les manières émotionnelles et rationnelles d'expliquer comment le monde fonctionne, en invitant les autres à le voir à travers vos yeux.

Les narratifs, c'est remettre en cause quelque chose qui semble immuable et tout puissant, mais avec les bonnes questions qui fissureront petit à petit cette pensée.

Des fissures minuscules qui laisseront passer de petits rais de lumière. C'est dans ces opportunités que l'on trouve la liberté, la transformation, le doute et la pensée libre, nécessaires aux processus civils.

L'une des choses à faire pour nous comprendre nous-mêmes en tant que société diverse c'est de ne pas avaler sans broncher l'idée que nous devrions tou-te-s penser pareil.

Un outil d'oppression mais aussi de libération

Les narratifs sont également importants pour l'identité. Les narratifs dominants nous font comprendre le monde d'une certaine façon.

En Amérique Latine, on retrouve clairement dans la religion la façon dont le narratif de la culpabilité et de la honte étayent l'ordre social.

Historiquement, les narratifs ont été un outil des puissants.

Les gouvernements autoritaires se maintenaient par des narratifs persuadant les personnes de ne voir les choses que d'une seule façon.

Mais les narratifs peuvent également être des outils de libération.

La théologie de la libération a revendiqué le langage de la religion. Elle a commencé à parler d'un dieu pour et des pauvres, en définissant l'organisation populaire comme une façon de déstabiliser les narratifs post-coloniaux et les structures autoritaires. En procédant ainsi, ces narratifs ont donné des moyens aux processus de transformation sociale d'aller de l'avant.

Le problème du jargon

Je viens du monde des arts visuels et ma famille a toujours eu des problèmes avec les gens «qui parlent de façon compliquée». Le jargon du droit, de la sociologie et de l'économie est utilisé en particulier pour parler des problèmes du peuple, mais le jargon technique a pour effet d'isoler les connaissances des personnes ordinaires. Pour contester les narratifs, il nous faut donc recourir à un langage plus proche des gens.



Asis Perceles pour Les Fine Acts

Générer des conversations plus réfléchies qui remettent en question ou enrayment les idées généralement répandues n'ayant pas tellement de fondement, c'est créer la possibilité de convaincre les gens d'envisager les choses différemment.

Espace civique

Pour moi, le concept d'espace civique est associé à la négociation des relations de pouvoir.

C'est le mécanisme qui permet aux citoyen-ne-s d'exercer leurs droits à se réunir, à s'associer et à s'exprimer face à l'incarnation du pouvoir, comme peuvent l'être l'État, le secteur privé ou la religion.

L'idée de contreponds est fondamentale à ma compréhension de l'espace civique, c'est là qu'elle se connecte à l'idée d'équilibre démocratique du pouvoir.

Les narratifs aident les gens à créer des liens

Lorsque j'ai commencé mon activisme étudiant au Pérou dans les années 90, 80% de la population appuyait la dissolution du congrès et le coup d'État perpétré par Alberto Fujimori.

C'était l'époque des disparitions forcées et des violations massives des droits humains.

Dans ce contexte, comment créer un narratif qui vous permette d'être plus que seulement vous et vos ami-e-s? Comment créer un narratif qui établisse un lien avec les gens?

C'est une question qui ne cesse de m'obséder depuis ce moment-là.

Si je sors dans la rue et dis les choses telles que je les ressens, je vais sans doute me retrouver avec cinq ami-e-s autour de moi.

**A BARRER LA
CORRUPCIÓN,
A LIMPIAR EL
PERÚ.**



Actúa.pe

Mais si je sors dans la rue et dis les choses sous un angle de responsabilité, c'est différent.

Je pars de l'hypothèse que les gens près de moi ont une expérience de vie différente de la mienne, que leur soutien à un système autoritaire vient d'inquiétudes légitimes qui leur viennent de leur expérience vécue.

Alors il me faut trouver une façon de relier mes inquiétudes — avec mon langage et mon narratif — aux leurs.

Le pouvoir des questions

Notre mouvement étudiant contre la dictature a reçu une formation essentielle de la part d'Eduardo Cáceres. Il nous a expliqué une méthodologie de travail avec les narratifs et les contre-narratifs.

Nous lisions les journaux, afin d'identifier les narratifs dominants qui soutiennent l'économie et le régime politique.

Ensuite, à partir de nos propres croyances, espérances et vision du monde, nous essayions de construire des narratifs alternatifs qui pourraient répondre à remettre en question ou déstabiliser ces narratifs dominants qui avaient du pouvoir mais aucun fondement dans les faits ou la réalité.

Plus tard, en tant que conseillère parlementaire, j'ai œuvré à créer un mouvement critique autour du Traité de libre-échange (TLC en espagnol) entre le Pérou et les États-Unis.

Deux camps s'étaient formés: «TLC no» (non au TLC), le mouvement contre le traité de libre-échange; et le «TLC si o si» (TLC coûte que coûte), la position gouvernementale à tout prix en faveur du traité. Il n'y avait pas de voie intermédiaire dans cette conversation.

Nous avons donc rédigé un document qui avait pour titre «TLC así no» (le TLC, oui mais pas de cette façon). Ce nouveau narratif a créé une fissure de doute et ouvert l'espace à celles et ceux qui n'étaient pas totalement acquises à l'un ou l'autre camp, leur permettant de se rassembler comme masse critique. Nous avons commencé à travailler avec différents secteurs pour amener leurs questions sur la table.

Cadrage des inégalités

Au Pérou, l'hyper-concentration des pouvoirs économiques et politiques donne lieu à une pensée hégémonique; parler de modèles alternatifs devient alors très compliqué.

Par exemple: l'économie du Pérou est très dépendante des industries d'extractions des ressources et de leur exportation. On préfère

exporter nos asperges très gourmandes en eau plutôt que de protéger les sources hydriques de nos communautés.

Nous traînons ce modèle depuis la colonisation. Il y a eu une certaine croissance, mais celle-ci n'a été que superficielle, et n'a été ni inclusive ni répartie.

Lorsque nous avons commencé à prendre la parole en tant que coalition d'universitaires, membres de la société civile et même acteurs gouvernementaux, en disant qu'il nous fallait réfléchir à des modèles post-extractivistes, nous avons été qualifié-e-s d'anti-exploitation minière, contraires aux intérêts nationaux et opposé-e-s à la croissance... Tout pour dénigrer l'idée même d'une alternative à la façon de faire les choses.

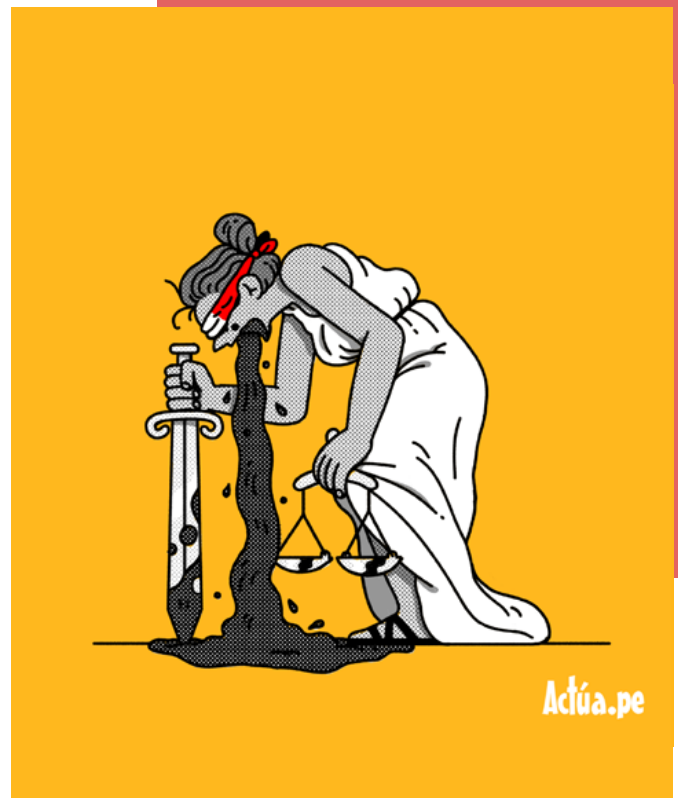
Par la suite, lorsque nous avons travaillé pour Oxfam sur les inégalités, nous avons soigneusement réfléchi au cadrage des inégalités d'une façon qui créerait du lien avec les gens au lieu de les éloigner.

Si nous nous étions attaqué-e-s à dénigrer les 1% qui détiennent la grande majorité du pouvoir au Pérou, cela aurait fait grand bruit, mais ça n'aurait pas été durable.

Nous avons préféré nous focaliser sur la réalité des 40% de Péruvien-ne-s ayant rejoint précairement les rangs de la classe moyenne.

Ces 40% sont les plus à risques dans les inégalités. Si les marchés changent, ou s'il se passe quelque chose (une pandémie, par exemple), ces gens tomberont très rapidement dans la pauvreté.

Avec ce cadrage, il est difficile pour quiconque de notre société de prétendre



qu'il ne s'agit pas d'un problème collectif dont il nous faut tous et toutes nous préoccuper.

Pour moi, les narratifs sont comme une tempête sur l'océan Atlantique. Il y a des chocs entre courants froids et courants chauds, entre houles et marées. Certaines vagues arrivent du nord, d'autres du sud, certaines à la surface, d'autres bien plus en profondeur.

Un-e océanographe pourrait étudier quel serait le meilleur courant pour notre travail. Nous pouvons sortir dans la rue avec nos mégaphones et nous faire entendre. Mais si nous voulons transformer ces courants, nous devons mesurer stratégiquement la température et l'orientation, afin que lorsque nous frappons la vague avec force, nous ayons la possibilité de dominer.

Créer des narratifs alternatifs

Mon obsession d'être un «plus grand nous» est en partie ce qui m'a attirée chez Oxfam.

Pour moi, Actua.pe est devenu un espace pour entrer en lien avec des personnes et des groupes très différents.

Au lieu de publier des communiqués de presse ou des déclarations, nous avons eu recours à des vignettes, des visuels, des memes qui communiquent des données d'une façon qui crée du lien avec le sens commun, pas avec le côté rationnel.

Actua est devenue une personnalité publique qui donne son opinion, éclairée, critique, intelligente, rigolote, espiègle, mais rigoureuse.

Elle génère une lecture de la réalité, en apportant une interprétation des données qui soutient le développement d'un sens commun collectif et alternatif.

Actua observe et raconte la réalité de tant de personnes dont les réalités n'étaient pas montrées dans les médias grand public.

Actua est devenue une composante d'un courant qui alimente d'autres courants remettant de plus en plus en question les narratifs dominants.

Nous avons imaginé un meme représentant un syndicat de balayeurs de rue, qui avaient lancé une campagne anti-corruption. Elles voulaient «balayer et nettoyer» le Palais de Justice. Le meme a été conçu pour amplifier leur message et rendre hommage à leurs efforts. Le syndicat des balayeurs a vu le meme, l'a imprimé et c'est devenu leur symbole pendant les manifestations.

Le meme était une manière de les honorer, nous ne pensions pas qu'il pouvait être un outil d'auto-identification en tant que mouvement, qui les aide à se distinguer avec fierté, dignité et espoir. ■

[Retour à la table des matières](#)

COLLABORATION

«Si nous essayons de faire cela chacun dans notre coin, en silos, nous n'arriverons pas à grand-chose. À moins de commencer à travailler ensemble sur des narratifs plus approfondis, nous n'arriverons pas véritablement à progresser. Donc, l'un des défis auxquels nous sommes confronté-e-s concerne la façon dont nous sortons des domaines de notre problème, pour collaborer et faire basculer ces narratifs fondamentaux ou méta-narratifs.»

'LE BIENFAITEUR DU
CHANGEMENT DE NARRATIF'
Brett Davidson



le COMMUNICANT MULTIMÉDIA

—
Ahmer Khan

[Journalisme]

Originaire du Cachemire, Ahmer est journaliste indépendant multimédia. Le Prix AFP Kate Webb 2019 et le Prix Human Rights Press 2020 lui ont été décernés pour ses reportages depuis le Jammu-et-Cachemire lors d'un état de siège imposé par le gouvernement ayant duré six mois. Cette année, son film *India Burning* a été nommé à un Emmy dans le cadre d'une série pour Vice.

«Vous construisez un narratif autour d'une histoire. Ce narratif est totalement dépendant du/de la journaliste que le produit, de la façon dont il/elle va raconter cette histoire... En définitive, il n'appartient qu'à vous de rendre justice à cette histoire.»

Le journalisme comme narration de la vérité

Je viens du Cachemire, une région que se disputent l'Inde et le Pakistan depuis 70 ans. C'est l'une des zones les plus militarisées du monde.

Quand je termine mes études en 2008, les soulèvements populaires sont à leur apogée au Cachemire. C'est la première expérience réelle dont je me souviens très clairement.

Alors que les choses empiraient au Cachemire, j'ai eu envie d'explorer le journalisme, comme une sorte de moyen de raconter la vérité au monde.

Bien entendu, la concurrence fait rage dans ce domaine, il est difficile de se faire un nom et de se faire publier dans les grands journaux.

Mais j'avais la conviction de faire quelque chose de bien. Pas seulement pour moi, mais aussi pour mon peuple. C'est comme ça que je me suis embarqué dans mon voyage comme journaliste.

Journalisme multimédia

Avec le temps, j'ai réalisé que pratiquement tout le monde en Inde avait un téléphone. Sur une population de 1,3 milliard d'habitants, 500 millions de personnes possèdent un téléphone. Internet est l'une des choses les moins chères en Inde.

Aujourd'hui, tout est à portée de main grâce aux smartphones et à la connectivité.

Et si vous faites défiler ce qu'il y a dans le téléphone de quelqu'un, vous trouverez majoritairement des vidéos.

Les vidéos sont devenues un moyen très simple et rapide pour les gens de savoir ce qu'il se passe, en quelques secondes.

Les médias imprimés ont fonctionné pendant des siècles. Mais les temps changent et les gens aussi. C'est tout naturellement que la narration transite dans la même direction.

Depuis plus d'une décennie, c'est désormais le support vidéo qui domine le monde de la narration. Et ces quatre-cinq dernières années, plusieurs plateformes proposent la fonctionnalité de charger du contenu vidéo immédiatement, voire de transmettre en direct.

Ce qui s'est passé avec l'explosion de Beyrouth cette année en est un bon exemple. Nous avons pu voir l'explosion sous un tas d'angles, au même moment. Ce contenu est désormais utilisé comme preuves dans les enquêtes pour déterminer ce qui a causé l'explosion. Les chaînes d'information ont ensuite acheté ces vidéos et continuent de les diffuser.

Les communications et le journalisme ont changé, car les personnes peuvent lire et écrire sur leur téléphone au moment même où ont lieu les événements.

La narration multimédia est donc devenue extrêmement importante de nos jours.

Mais tout n'est pas rose pour autant. En Inde, nous avons différents exemples de vidéos de la communauté ayant façonné certaines opinions envers une autre communauté. Et ceci peut donner lieu à des émeutes. Aujourd'hui, une région subit un état de siège complet à cause de cela.

The TRUTH
is not for
sale



It's
FREE.

Roshita Raleva pour les Fine Acts

Ces vidéos peuvent être **extrêmement** **clivantes** et se répandre instantanément parmi un groupe d'individus, les poussant à agir et soutenir leur propre communauté.

La vidéo est donc un outil, qui dépend réellement de la façon dont vous souhaitez vous en servir.

La fermeture de l'espace civique

C'est un moment difficile pour l'espace civique en Inde. Depuis l'arrivée au pouvoir du gouvernement Modi en 2014, on ne peut pas s'exprimer librement.

Les journalistes ne peuvent pas parler librement en Inde, car on ne sait jamais quand le gouvernement ou même les gens vous attaqueront.

Le gouvernement actuel dépeint et projette de plus en plus l'Inde comme un pays hindou. Cela commence à avoir de réelles répercussions sur la population. Aujourd'hui, j'ai lu un article signalant que dans un hôpital

d'une ville indienne, les Hindous n'étaient pas placés dans le même service que les Musulmans.

On dit que l'Inde est une économie en pleine croissance, mais en termes de démocratie, elle opère une régression.

Ce que vous appelez «espace civique», je n'en vois pas beaucoup la trace en Inde. Les discussions libres n'existent pas. Les progressistes sont attaqués en ligne. Lorsque je publie sur l'Inde, je reçois des douzaines d'attaques en ligne.

Une journaliste chevronnée et respectée de Bangalore a été abattue en pleine rue en 2017. Elle remettait en cause la politique du gouvernement. Sa mort a créé beaucoup de craintes au sein de la communauté des journalistes.

Mais malgré cela, il existe encore de nombreux/ses journalistes qui écrivent et remettent en cause le narratif officiel.

Le 5 août de l'année dernière au Cachemire, un état d'urgence a été imposé, qui a duré pendant plus six mois. Toutes les communications ont été coupées, il n'y avait pas de réseau mobile, pas de réseau de téléphonie fixe, pas d'Internet, pas de câble TV, pas de communications satellites, absolument rien. En tant que natif du Cachemire, couvrir la crise a été ma priorité numéro 1. Depuis août 2019 au Cachemire, les gens n'ont toujours pas récupéré l'Internet mobile haut débit sur leurs téléphones.

Le pouvoir du film

J'aime vraiment les films et j'aime les tourner. Je pense véritablement que les visuels sont plus forts que les mots, et que les films ont plus de pouvoir que les supports imprimés.

Ils donnent une image claire de la situation. Bien entendu, la manipulation reste possible, mais il est plus difficile de falsifier du contenu vidéo.

J'utilise les films comme un moyen de créer un lien avec les gens, afin qu'ils/elles puissent s'identifier, se sentir concerné-e-s par nos histoires.

Dans les zones de conflit, les réseaux sociaux nous ont été d'une grande aide. La narration multimédia, c'est pouvoir montrer ce qui se passe ici, en temps réel.

L'audience mondiale préfère également le contenu visuel.

Avant, je n'avais pas vu beaucoup de couverture venant de ma région, et je voulais connecter ce qui était en train de se passer au reste du monde.

La vidéo a donc été un très bon moyen de narration populaire en temps réel.

La méthode pour produire du contenu

Le contenu est produit selon deux processus. Soit vous êtes embauché-e pour quelque chose par un-e rédacteur/riche en chef ou une publication, soit vous proposez une histoire précise ou un angle particulier que vous souhaiteriez couvrir.

Lors de la réalisation d'un film, nous effectuons énormément de recherches: qui sont nos sujets? À quel point sommes-nous à l'aise avec ces sujets? À quel point nous font-ils/elles confiance?

J'ai fait un reportage sur les Rohingya victimes de viol. En tant qu'homme, il m'est difficile de parler à ces femmes. Ça m'a pris presque une semaine pour me préparer à discuter avec elles puis à les filmer.

Instaurer peu à peu la confiance, faire preuve de patience, et essayer de filmer les personnes de façon authentique, tout ça est important et fait également partie du processus.

La collaboration, un aspect crucial

La collaboration est précieuse, car elle permet de trouver des talents un peu partout. Les gens ont toutes sortes de talents incroyables.

Quand je travaillais comme journaliste indépendant pour Amnesty International, j'ai coopéré avec des gens dans toute l'Asie du Sud.

J'ai appris leurs cultures, leurs langues. C'est important lorsque vous collaborez avec des gens de différents endroits, de différentes ethnies, de différentes castes.

La coopération avec les gens qui viennent de mondes différents vous fait comprendre que le monde bouge. J'ai appris énormément des témoignages directs de ces personnes, sur la façon dont leurs mondes sont en train de changer.

Si vous y êtes ouvert-e, les échanges peuvent vous faire énormément grandir. Vous apprenez de nouvelles formes de narration et faites l'expérience des nouveaux modes de vie. C'est un énorme processus d'apprentissage.

Visibilité internationale

J'ai produit un film intitulé *India Burning*, dans le cadre d'une série pour Vice. Il a été diffusé pour la première fois sur Showtime et la série a reçu une nomination aux Emmy le mois dernier.

Le film parle de la montée du nationalisme Hindou en Inde et de l'inquiétude grandissante que ressentent les 200 millions de Musulman-e-s désormais étiquetés comme infiltrés. Cette tendance est très préoccupante, car ces 200 millions de Musulman-e-s sont également Indien-ne-s.

Après le fait de produire quelque chose qui vous rend fier, un Emmy c'est un peu ce qui peut arriver de mieux à un réalisateur. C'est une immense justification de notre travail de remise en cause de ce narratif que nous voyons faire surface.

Les journalistes, des créateurs et créatrices de narratifs

Tant de choses dépendent de la raison pour laquelle vous voulez produire votre contenu.

Dans le cas de certaines histoires, il me semble que j'aurais pu mieux faire. À cette

époque-là, je ne pensais pas à cette échelle. Mais chaque jour, on grandit et on comprend mieux la situation.

On construit un narratif autour d'une histoire. Ce narratif dépend totalement du/de la journaliste qui le produit, c'est-à-dire de la façon dont il/elle raconte l'histoire.

La façon dont vous voulez que les gens lisent l'histoire façonnera la façon dont vous la mettez au point.

La façon dont vous voulez que votre sujet apparaisse aux yeux du monde est entre vos mains.

Je ne veux pas être quelqu'un qui produit de la propagande.

J'essaie de réfléchir à la véritable histoire que je veux montrer au public. Puis j'essaie de créer cela en tant que réalisateur. Par exemple, je réfléchis à comment je veux que les gens voient le Cachemire, puis je passe à l'action.

En définitive, il n'appartient qu'à vous de rendre justice à cette histoire. ■

[Retour à la table des matières](#)

RESEAUX SOCIAUX

«Les réseaux sociaux sont conçus pour nous séparer... C'est un problème pour la société civile car nous avons recours à des plateformes qui n'appliquent pas les règles de la neutralité. C'est un gros problème qu'il nous faut aborder de manière collective. Il faut changer les règles du jeu. Car ils profitent de notre colère, de nos peurs, et de toute cette polarisation, qui ne fait que faire du mal à la démocratie dans son ensemble.»

'L'ACTIVISTE DES DONNÉES'
Renata Ávila



le CONTEUR SYMPHONIQUE

Orlando Higginbottom

Britannique d'origine, Orlando Higginbottom est interprète musical, producteur de musique, écrivain et DJ. Il y a 12 ans, il a démarré le projet artistique «Totally Enormous Extinct Dinosaurs» (dinosaures disparus totalement énormes).

[Musique]

«Je pense réellement que les scientifiques ont un rôle crucial dans l'analyse et la mise en œuvre des réponses. Mais ce seront les activistes et les artistes qui apporteront ces réponses, car leur principal moteur, c'est l'imagination. Ils/Elles imaginent un monde meilleur, pour lequel ils/elles se battent.»

Musique et narratifs

Ce qui est incroyable avec la musique, c'est que vous, en tant qu'auditeur-riche, vous y insufflez vos propres histoires.

Tout morceau de musique contient un flux narratif naturel. Il existe un début et une fin, et entre les deux, des pics et des creux émotionnels.

Souvent dans la musique classique il n'y a pas de paroles, mais un titre, comme «Scène d'Hiver» ou «Symphonie Pastorale». Il faut user de votre imagination pour décider où se trouvent le sommet des montagnes, les forêts et les rivières, où à quoi ressemble la scène d'hiver.

Il y a des gens qui sont certains de savoir à quel moment précis des symphonies de Sibelius se trouvent les montagnes. Alors que Sibelius ne l'a jamais révélé.

Il faut donc être activement à l'écoute pour entendre le narratif dans la musique.

L'imagination de l'auditeur-riche

Je pense que les heures passées à écouter de la musique en profondeur, au casque, dans mon lit, la nuit, ont énormément contribué à mon développement en tant qu'être humain.

Lorsque j'ai commencé à écouter la musique classique de façon consciente, je mettais mes CD préférés et inventais et incarnais des histoires dans ma tête.

Je lançais *Les Planètes* de Holst et je me prenais alors pour le Roi Arthur. Holst ne pensait pas à lui lorsqu'il a écrit ce morceau, mais c'est ce narratif qu'il a inspiré chez moi.

Lorsque vous regardez un film, vous n'avez pas à utiliser votre imagination. En revanche, lorsque vous lisez un livre, vous l'utilisez beaucoup. Lorsque vous écoutez un morceau de musique, vous dépendez énormément de votre imagination. C'est là la magie éternelle de la musique.

La musique fonctionne à cet autre niveau. Plus on y réfléchit et plus la diversité de la musique dans le monde entier nous apparaît comme remarquable. Cette diversité fait partie des signes qui confirment que nous avons des millions d'histoires différentes à raconter.

Bien entendu, il y a aussi la musique ultra-commerciale, où il n'y a aucun travail à faire pour les auditeur-riche-s, tout vous est servi sur un plateau.

«L'économie de l'attention» par opposition à la compassion

Les recherches montrent que si l'on compare le comportement des algorithmes des réseaux sociaux aux comportements humains, ces algorithmes seraient des sociopathes: c'est l'attention qui est récompensée, sans compromis ou compassion.

Nous avons été pris de court à ce sujet. Ce sont des machines qui compilent peu à peu le moindre bit de contenu que nous transmettons sur le net, qu'il s'agisse du tweet d'un-e activiste, d'une vidéo d'un homme politique ou du morceau d'un musicien. Vous passez par ce filtre qui décide de votre place sur Internet.

Les artistes sont encouragé-e-s à jouer la prudence. Les dissonances sont énormes





[I Can Hear the Birds](#), un EP
environnemental de quatre chansons
écrites et enregistrées pendant
les premières semaines d'isolement.
Oeuvre de Jethro Buck.

entre ça et essayer de présenter de la musique honnête et authentique.

Mais on voit aussi des personnes complètement outrancières être récompensées. Et le meilleur moyen d'être outrancier est d'être agressif et clivant.

C'est complètement dingue. Je pense que la plupart des gens arrivent à un point où ils cessent d'être musiciens et deviennent des sociétés de médias.

C'est l'économie de l'attention, qui se trouve à l'opposé de ce qu'est la source de la créativité au sens artistique.

La bonne musique vient de l'empathie et de la compassion. C'est tout l'intérêt de raconter une histoire. Et pourtant, dans le monde virtuel, tout n'est qu'affaire de gros chiffres et d'algorithmes sociopathes qui placent la compassion tout en bas de l'échelle.

La musique communique l'expérience vécue

Quand j'étais ado, un album majeur pour moi a été *Who is Jill Scott*. Ce disque m'a appris

tellement de choses sur la vie!

Moi, garçon de 14 ans vivant à Oxford, à 5500 km de Philadelphie, j'ai maintenu cette collaboration interne avec elle et sa musique. C'est incroyable comme façon de communiquer.

Un autre exemple est la façon dont l'expérience des Noir-e-s aux États-Unis a été transmise pendant longtemps par l'intermédiaire de la musique. C'est la forme la plus influente de communication de cette expérience.

Pensez à l'impact qu'ont eu les groupes NWA et Public Enemy pour montrer aux gens ce qui se passait. C'est du narratif pur et dur. C'est aussi une communication incroyablement efficace: les jeunes qui écoutaient ces groupes sont tombés amoureux de la musique et du message.

Je pense vraiment que ça, ça a changé. C'était une époque où les musiciens étaient des conteurs parmi les plus influents du monde. Je ne dis pas que nous n'avons plus d'influence, c'est juste que ce n'est plus la même chose.

Collaboration

Il existe des tas de façons de collaborer. Moi, par exemple, je produis, j'écris ou je chante pour d'autres personnes. C'est le projet de cet artiste, je suis là pour l'aider à sortir et concrétiser ce qu'il/elle essaie de faire. C'est un vrai plaisir pour moi. On ne sait jamais quel sera le résultat final.

Parfois, on a une sorte de feeling, on le suit et quelque chose de profond en ressort. Ou alors on se retrouve avec un truc nul, bon à jeter.

Et puis, il pourra y avoir quelque chose qui va connecter avec vous, avec d'autres personnes extérieures, qui ressentiront également cette connexion. C'est une sorte d'alchimie. J'essaie de ne pas trop la déchiffrer.

Ce que j'ai surtout appris, c'est que la plupart du temps, ça ne marche pas et c'est pas grave. Ça veut juste dire que même si l'on n'a pas de produit, le processus a été utile.

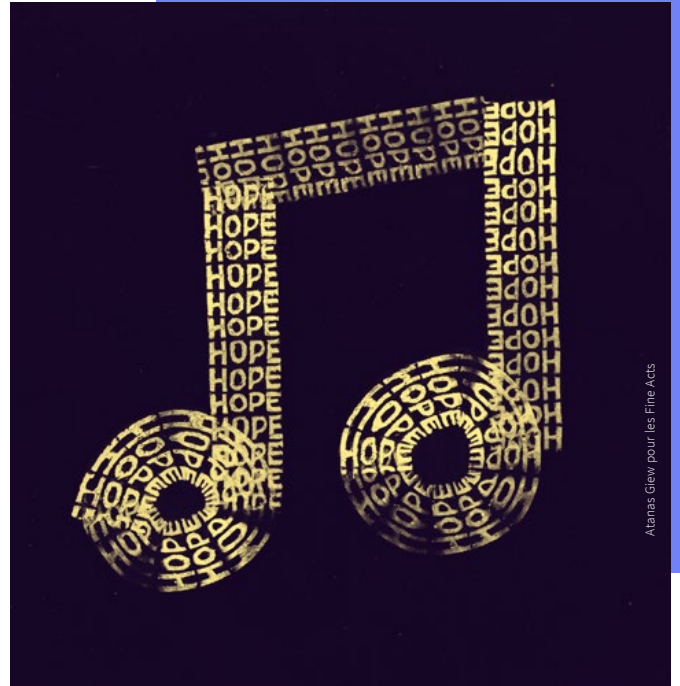
L'échec comme étape de l'aventure

On peut rester bloqué dans le rêve éveillé de ce qu'un morceau pourrait être. Sans passer à l'étape suivante, de peur que ça ne devienne pas LE truc incroyable que vous imaginiez. Des tas de fois, j'ai eu mon cœur brisé comme ça.

Quelqu'un a dit que c'était comme être face à une boîte noire. On ne peut pas voir ce qu'il y a dedans. On peut percevoir la présence possible d'un objet. Mais on ne sait pas à quoi ça ressemble tant qu'on n'a pas mis la main dessus. Il faut sans cesse rechercher et beaucoup échouer avant de trouver.

Le souci au sein de l'industrie de la musique, c'est que nous avons une idée très précise de ce qu'est le succès et de ce qu'est l'échec. Les écoutes mensuelles Spotify sont devenues un verdict public. Nous sommes tou-te-s sur la même liste, ce qui est fou vu que nous ne sommes pas tou-te-s pareil-le-s.

En tant qu'artiste, vous devez partir du fait qu'il y aura toujours quelqu'un, quelque part, qui va forcément penser que vous n'êtes qu'une merde et qui essaiera d'en finir avec vous. Mais le sentiment du succès et de l'échec est également intérieur.



Atanas Glew pour les Fine Acts

Il y a cinq ans, je ne prenais pas les mêmes décisions que maintenant.

C'est un mythe de dire que les choses iront mal si vous vous en tenez à vos principes. Les principes sont précieux et ils vous aideront à bien faire.

Quand vous êtes sûr de ce que vous croyez, et de comment vous répondrez aux choses, alors tout ira bien pour vous.

Imaginer notre futur

Pour réussir à sortir des situations où l'on est bloqué, que ce soit le changement climatique ou les inégalités, il va falloir imaginer des choses que personne n'a jamais imaginées. Des choses que nous n'avons jamais vécues avant.

La musique devient de moins en moins intéressante parce que nous avons peur de l'avenir.

Par le passé, les musicien-ne-s étaient plutôt du genre: «Écoutez-ça, voilà le son du futur.» Nous devrions encourager les musicien-ne-s

à créer des trucs chelous, et imaginer de la musique complètement nouvelle, car il nous faut de nouvelles idées folles.

D'un point de vue psychologique, plus vous avez peur, moins vous réussirez à voir le futur. Plus vous êtes déprimé-e, plus il vous sera difficile d'imaginer votre avenir. Je le sais de ma propre expérience avec la dépression. Il y avait des moments où je n'arrivais pas à me projeter à plus d'un mois.

À l'heure actuelle, ça semble révolutionnaire de penser: qui avez-vous envie d'être? À quoi voulez-vous que votre ville ressemble d'ici

à cinq ans? Que voulez-vous voir dans le monde? Ne demandez pas aux Nations unies, demandez-le à vous-même.

C'est effrayant d'ouvrir cette porte, mais ouah, ce que vous faites est fort, car la réponse est juste là.

Je pense réellement que les scientifiques ont un rôle crucial dans l'analyse et la mise en œuvre des réponses. Mais ce seront les activistes et les artistes qui apporteront ces réponses, car leur principal moteur, c'est l'imagination. Ils/Elles imaginent un monde meilleur, pour lequel ils/elles se battent. ■

[Retour à la table des matières](#)

la NARRATION

«Il était évident pour tout le monde que le sujet de l'histoire, c'était moi. J'ai hésité. C'est en travaillant sur le film que j'ai commencé à comprendre combien il était important d'y mettre ma vie, mon expérience, mon vécu. Au bout d'un moment, je me suis rendu compte que c'était la seule façon de pouvoir faire comprendre aux gens.»

'LA CINÉASTE'
Waad Al-Kateab



L'ARTIVISTE à GRANDE ÉCHELLE

—
**Rachel
Weidinger**

Rachel est directrice de programme à la [Narrative Initiative](#) aux États-Unis. Artiste, chercheuse et organisatrice d'événements, elle utilise ces trois casquettes pour montrer ce qu'il est possible de faire et pour construire des modèles plus généraux de survie mutuelle. En 2011, Rachel a fondé Upwell, ouvrant la voie à la mise en place des écoutes à grande échelle («big listenings») pour faire basculer les narratifs sur les océans.

[Changement de narratif]

«Ce qui est important avec les écoutes à grande échelle, c'est qu'il ne s'agit pas d'observer une marque ou une campagne concrète, mais plutôt d'examiner la question en général. C'est la "grande échelle" de l'écoute. Cela vous permet d'avoir une perspective plus élargie. C'est également un moyen de réfléchir à de nouvelles approches de collaboration.»

Le changement de narratif à grande échelle

Beaucoup de gens n'arrivent à créer un changement qu'à court terme, car ces narratifs dominants et si profondément enracinés au sein desquels nous travaillons ne cessent de faire reculer nos petits changements graduels.

En 1984, Sherrie Rabinowitz disait: «Les artistes doivent créer à l'échelle même selon laquelle la société est capable de détruire».

Je cherche sans relâche à déterminer comment créer des systèmes, des narratifs, des visions, des futurs, et à quelle échelle. C'est une quête que je poursuivrai sans doute toute ma vie.

J'ai toujours été passionnée par la construction d'univers immersifs, qu'il s'agisse de littérature, de cinéma ou d'installations.

Que peut impliquer le fait d'imaginer un monde différent de celui dans lequel nous vivons actuellement? Que veut dire créer une vision de cela?

Les narratifs comme systèmes de survie

Je conçois les narratifs et la culture comme étant des systèmes de survie véritablement cruciaux pour les populations. Des dynamiques de pouvoir sont construites dans ces systèmes, ce qui facilite la survie pour certaines personnes et la complique pour d'autres.

L'équité et la justice sociale sont des valeurs phares du travail de la Narrative Initiative. Nous examinons de façon critique les

narratifs dominants qui s'éloignent de ces valeurs et nous demandons donc: d'accord, c'est le narratif que nous avons jusque-là, mais est-ce bien sous ce narratif dominant que nous voulons continuer à vivre?

Pensez à toutes les hypothèses que vous reprenez comme normales dans le lieu et la culture où vous vivez. Aux États-Unis par exemple, la COVID-19 s'accompagne d'un narratif selon lequel vous êtes responsable de votre propre sécurité, bien-être et réussite économique. Le narratif dominant dit: le fait que vous surviviez ou non, c'est votre responsabilité individuelle. Dans le contexte d'une pandémie si contagieuse et mortelle, c'est extrêmement problématique.

Les systèmes dont nous avons hérité sont inefficaces. Voulons-nous maintenir ces systèmes, narratifs dominants et cultures?

Je conçois les narratifs et la culture comme des choses vivantes. Avec chaque action et chaque choix, soit vous contribuez à maintenir cette chose en vie, soit vous construisez dans une nouvelle direction.

Le narratif des océans

Chez Upwell, j'ai fait de nombreuses recherches sur les idées que les gens se font des océans. Le narratif dominant et écrasant aux États-Unis est que comme les océans sont très grands, les comportements humains n'ont pas d'impact sur eux. Ils sont effrayants, dangereux, infestés de requins, il y a des endroits magnifiques à visiter, mais ce que nous leur faisons n'a pas vraiment d'importance.

Au début de ce travail en 2011, beaucoup de recherches étaient publiées sur Internet concernant l'acidification des océans et les

Bâtissons
des communautés
pas des murs

publics en temps réel, à l'aide des outils utilisés par les grosses entreprises pour surveiller leurs marques.

Donc si l'on envisage les océans comme une marque, quelles en seraient les lignes de produits? Quelle serait la concurrence?

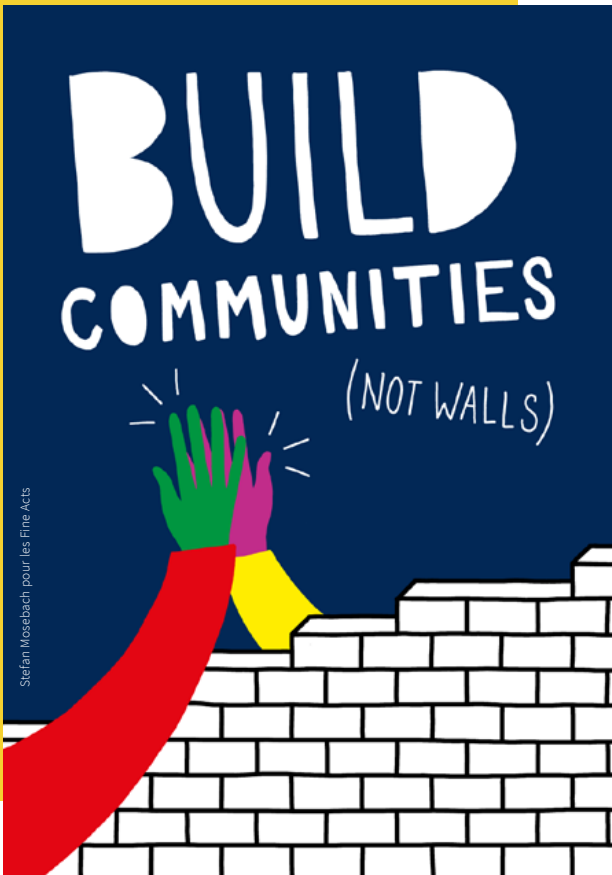
Faire basculer toute la conversation autour des océans semble impossible. Mais on peut commencer par faire d'abord changer la conversation concernant les requins: d'où par exemple notre travail avec le programme Shark Week (semaine des requins) de Discovery Channel. Ensuite, on peut réfléchir à faire basculer la conversation autour de l'acidification des océans. Puis on s'attaque au narratif sur la surpêche, et ainsi de suite.

Collaboration artistique

Il y a cinq ans, j'ai *enfin* mis les pieds dans le domaine de la pratique artistique sociale. J'appelle ça «faire de l'art avec des gens».

L'art me donne plusieurs outils me permettant d'observer avec esprit critique la façon dont j'implique la collaboration dans mon travail. Par exemple, la marge de manœuvre laissée aux collaborateur-riche-s, la façon dont les privilèges apparaissent ou ce que peut impliquer d'entreprendre des actes créatifs véritablement énormes de façon collaborative.

L'une de mes devises est qu'il ne faut *jamais travailler en solitaire*. Lorsque l'on travaille à grande échelle, il est important de ne pas s'auto-isoler. Vous devez vous penser comme étant une composante active d'une équipe et continuer à articuler la théorie que vous amenez dans votre travail.



constats des répercussions à grande échelle du comportement humain sur les océans.

Nous pensons donc faire basculer le narratif «les comportements humains n'ont pas d'impact» vers «les comportements humains ont un grand impact».

À cette époque, la vision mondiale des océans était en train de changer, et c'est cette échelle de changement de narratif à laquelle il me semble important de réfléchir et sur laquelle travailler.

Écoutes à grande échelle (big listening)

L'une des façons de faire ce travail, commencé par TechSoup et poursuivi par Upwell, est ce qui a fini par s'appeler: les écoutes à grande échelle («big listening»).

Les écoutes à grande échelle sont un suivi des conversations en ligne et des discours

Mettre en pratique le travail narratif à échelle

Une part importante de ce travail est d'aider les gens à imaginer travailler à cette plus grande échelle puis le mettre en pratique.

Au Minnesota, 22 organisations ont démarré une magnifique collaboration, Our Minnesota Future (notre futur Minnesota), à laquelle s'est associée la Narrative Initiative.

Elles avaient déjà travaillé ensemble à l'articulation de trois valeurs partagées. Ça m'a semblé quelque chose de très important, une très belle façon de travailler.

Elles avaient leurs trois valeurs partagées, qu'elles voulaient intégrer dans leur travail pour permettre une collaboration à plus grande échelle, sous forme de coalition.

Effectuer le travail de changement de narratif et refléter ces valeurs au sein de la coalition ont été deux démarches plus complexes dans la pratique.

J'ai ainsi constaté que différents types de capacités se révélaient nécessaires pour effectuer le travail de changement de narratif.

Quatre ensembles de capacités nécessaires sont apparus (que nous avons séparés en «paniers») :

- 1. Créer :** il faut d'abord créer le nouveau narratif vers lequel basculer.
- 2. Traduire :** il faut ensuite le traduire, tenir compte du fait que ce narratif sera prononcé par différentes voix.
- 3. Déployer :** en troisième lieu, il faut le distribuer, et les outils des médias de masse

et du marketing capitaliste sont très efficaces en la matière.

4. Observer ensemble : enfin, il faut que vous soyez capables d'observer la façon dont le narratif se déplace dans le monde.

Il existe un grand nombre de façons de remplir ces paniers, en fonction des ressources dont vous disposez.

Vous pouvez dépenser 100 000 dollars par an en salaires et plateforme de suivi des réseaux sociaux de l'entreprise, ou vous pouvez utiliser tou-te-s les participant-e-s de votre coalition pour percevoir la façon ou les façons dont le narratif peut être en train de changer.

Il n'y a pas de recette miracle pour ce genre de choses. Mais c'est un cadre pour l'auto-évaluation, qui vous permet de déterminer les capacités dont vous êtes doté-e-s et celles dont vous avez besoin.

D'autres enseignements tirés pour la collaboration

La recherche collective de sens («Collective sensemaking»)

De façon individuelle, en tant que personne ou organisation, il est très difficile de disposer de toutes les informations et du pouvoir dont vous avez besoin pour comprendre l'échelle du narratif actuel, encore moins pour le changer.

Cette compréhension profonde nécessite un intense travail d'interprétation. Il s'agit ici, de façon collective, de recueillir des informations et leur donner du sens, afin qu'un groupe puisse construire une compréhension partagée de la situation et commencer à la faire basculer.

La collaboration via les écoutes à grande échelle

Ce qui est important avec les écoutes à grande échelle, c'est qu'il ne s'agit pas d'observer une marque ou une campagne concrète, mais plutôt d'examiner la question en général.

C'est la «grande échelle» de l'écoute. Cela vous permet d'avoir une perspective plus élargie.

Les écoutes à grande échelle sont également un moyen de commencer à réfléchir à de nouvelles approches de collaboration.

La collaboration en réseaux

Un autre angle de travail collectif sont les campagnes réparties, encadrées par des stratégies réparties de changement de narratif, davantage possibles lorsque beaucoup d'organisations, individus et influenceur-se-s peuvent travailler ensemble à donner un grand élan au changement de narratif.

Le changement de narratif est-il un domaine émergent?

Nous insistons sur le fait que le changement de narratif n'est pas une chose nouvelle.

Les individus et les organisations étudient depuis longtemps des moyens de faire basculer les narratifs et construire la culture. Et la réflexion sur nos liens et nos responsabilités les un-e-s envers les autres est aussi ancienne que le langage.

Le basculement s'est opéré dans les types d'information désormais disponibles.

Les outils tels que les écoutes à grande échelle permettent des analyses à grande échelle de l'opinion et du ressenti du public. Nous pouvons observer les narratifs changer à une échelle qui était autrefois impossible.

L'échelle de la culture des médias et des nouveaux cycles a également évolué, ce qui a entraîné beaucoup de pression. On a le sentiment que tout est en train de basculer au même moment.

La pratique du changement de narratif a soif d'une solution miracle, de nouvelles astuces technologiques pour faire triompher les types de futurs que nous envisageons.

Selon mon expérience, vous pouvez faire basculer un narratif, mais cela suppose énormément d'huile de coude. Ce n'est pas facile, mais ça ne fait rien. Nous ne nous attendons pas à pouvoir renverser d'un coup les systèmes de survie humaine sans efforts considérables pour y parvenir. Mais ces systèmes ont vraiment besoin de basculer si l'on veut que l'équité et la justice fassent partie du sens commun.

Les systèmes de survie que nous construisons ne servent pas toujours la majorité d'entre nous. Ces systèmes de survie et structures de pouvoirs sont construits pour faciliter la survie de *quelques* portions de la population. Et ceci est activement remis en cause en ces temps de COVID-19. ■

[Retour à la table des matières](#)

COLLABORATION

«Vous devez faire des compromis, même si ce n'est pas facile. Parfois le message n'est pas aussi pointu ou radical que vous le souhaiteriez. Mais parfois, cela en vaut tout de même la peine, parce que cela permet de créer un lien avec de nouveaux publics: au moins le message central est transmis aux gens qui autrement n'y auraient pas accès.»

‘L’ACTIVISTE DES DONNÉES’
Renata Ávila

A black and white portrait of Brett Davidson, a man with glasses and a beard, wearing a patterned shirt. The portrait is partially obscured by the large text below it.

le BIENFAITEUR du CHANGEMENT de NARRATIF

Brett Davidson

Brett est directeur du département Médias et narratifs de l'Open Society Public Health Program (programme de santé publique de l'Open Society), où il œuvre à modifier les narratifs sociaux installés de longue date et ayant des répercussions sur la santé publique. C'est avec son travail de journaliste et producteur radio en Afrique du Sud qu'il entre en contact pour la première fois avec le travail sur les narratifs. Il commence alors à coopérer avec des organisations à but non lucratif, en les aidant dans leur narration et leur plaidoyer auprès des médias. Il passe désormais au crible le système des narratifs et la façon dont ces derniers maintiennent les idées et les pouvoirs en place.

[Bienfaisance]

«[Le changement de narratif] est très lié au pouvoir. Ce travail ne consiste pas uniquement à jouer avec le langage; les narratifs incarnent et justifient certaines relations de pouvoir.»

Comment êtes-vous arrivé à travailler sur le changement de narratif?

Je travaillais comme journaliste radio, où je me suis aperçu que les moments les plus puissants étaient ceux où les gens racontaient leurs histoires. Ces histoires étaient réelles, pleines d'émotion, une véritable et authentique expérience humaine.

Lorsque j'ai commencé à travailler dans les droits humains et la justice sociale, j'ai constaté que l'un des principaux défis était d'aider les personnes à se comprendre et se considérer mutuellement comme des êtres humains, en faisant fi des étiquettes et des stéréotypes. Et une façon efficace était d'aider les gens à raconter leurs histoires, et qu'ils/elles soient écouté-e-s.

Mais ces dernières années, la narration s'est vendue un peu comme un «remède à tout». Nous saturons de conseils du type «racontez votre histoire pour changer le monde».

Ce n'est pas si simple que ça. La narration est une chose compliquée. Raconter leurs histoires peut supposer un danger pour les gens, les exposer à de possibles préjudices. Il faut donc réfléchir soigneusement lorsqu'il s'agit de narrations personnelles.

J'ai réalisé qu'au-delà des histoires individuelles, il existe des narratifs plus élargis que la société raconte sur certaines questions et catégories de personnes. Toutes et tous, nous supposons des choses sur la façon dont tourne le monde et ces hypothèses sont incarnées dans les narratifs sociaux et culturels.

Comment les changeons-nous? Comment créons-nous de nouveaux narratifs en tant que sociétés et cultures?

Plutôt que d'utiliser la narration comme une tactique, je m'attache à penser le narratif comme une stratégie.

J'ai commencé à lire et réfléchir à l'idée de pouvoir narratif: le fait que les narratifs sociaux aident à légitimer les relations de pouvoir existantes, à les soutenir, à les faire apparaître comme naturelles.

Par conséquent, outre toutes les approches que nous avons l'habitude d'utiliser pour faire basculer le pouvoir (par l'intermédiaire de la loi, par la mobilisation populaire, etc.), comment incitons-nous également à participer à l'échelle du narratif, afin de dé-naturaliser et donc déstabiliser les relations de pouvoir existantes?

Dans la santé publique, cela signifie par exemple d'envisager la santé comme une question politique. Certaines dynamiques de pouvoir et suppositions existent concernant qui mérite un accès au système de santé, qui s'y trouve intégré-e et qui non. Très souvent, cela se traduit très littéralement en qui a le droit de vivre et qui en mourra. Comment changeons-nous ces narratifs pour nous assurer que tout le monde bénéficie de justice sociale et du droit à la santé?

Qu'est-ce qu'un narratif et qu'est-ce que le changement de narratif?

Il me semble que c'est Ryan Senser qui a dit: «un narratif est une histoire que nous connaissons déjà et que nous croyons vraie.»

Pour expliquer ce qu'est le narratif, j'aime utiliser un extrait de la série «Game of Thrones». comme exemple. Il y a cette scène où l'une des héroïnes, Khaleesi, parle avec ses servantes et l'une d'entre elles dit: «La lune est un œuf», et une autre répond: «Non, la lune est une déesse, tout le monde sait ça.»

Pour moi, la phrase «tout le monde sait ça» renferme ce qu'est un narratif. C'est l'histoire que nous nous racontons les un-e-s aux autres sur la façon dont le monde tourne. C'est l'hypothèse sous-jacente que nous avons et que nous ne remettons pas en question.

Pour moi, le changement de narratif, c'est prendre conscience de ces suppositions, de ces hypothèses, et essayer de les faire basculer.

C'est très lié au pouvoir. Ce travail ne consiste pas seulement à jouer sur les mots ou avec le langage. Les narratifs incarnent et justifient certaines relations de pouvoir.

J'ai commencé à écrire sur le changement de narratif il y a deux ou trois ans, car tout le monde en parlait comme si c'était la nouvelle solution miracle à tout, mais sans que personne ne sache vraiment ce que ça voulait dire.

Nous devons être plus spécifiques dans ce dont nous parlons et nous munir de théories concrètes du changement. Ce n'est certainement pas la réponse à tout, et il est difficile de bien faire.

Je pense cependant que nous commençons à voir apparaître des définitions plus rigoureuses du changement de narratif, ainsi que des théories du changement plus sophistiquées.

Comment travaillez-vous sur le changement de narratif?

J'ai créé trois approches pour caractériser le travail que nous faisons sur le changement de narratif. Premièrement: la narration et l'écoute.



Deuxièmement, le travail sur la culture: activisme créatif, activisme artistique, travail sur la culture populaire. Par exemple: le travail des groupes comme [le Pop Culture Collaborative](#) ou le [Center for Artistic Activism](#) aux États-Unis.

Le troisième domaine correspond aux sciences cognitives et linguistiques. Des personnalités comme [Anat Shenker-Osorio](#) ou le [FrameWorks Institute](#), qui réunissent différents types d'expert-e-s comme des anthropologues et des chercheur-se-s en sciences cognitives.

À l'Open Society Foundations, nous finançons les organisations et les mouvements qui font ce travail. Nous fournissons également des ressources aux groupes de la société civile qui constatent le besoin de travailler sur le plan des narratifs mais qui manquent parfois d'expertise ou de l'expérience requise.

Nous utilisons notre pouvoir de mobilisation pour réunir différents groupes, apprendre les un-e-s des autres et partager des connaissances de manière stratégique.

Par exemple, nous avons donné des fonds au FrameWorks Institute afin d'effectuer des recherches au Kenya sur les narratifs autour de la privatisation du système de santé, en travaillant en partenariat avec le groupe kenyan «[Long View Consult](#)». Long View avait une meilleure connaissance du contexte kényan, tandis que FrameWorks apportait sa méthodologie de recherche. Ce genre de collaboration où les connaissances sont partagées est importante pour le travail sur les narratifs.

Parfois, nous finançons également des recherches spécifiques aux narratifs et aux publics, qui pourront ensuite être repris par différents groupes.

Quels exemples avez-vous de narratifs sapant le travail de la société civile?

L'un des exemples est le narratif selon lequel le secteur privé est plus efficace et efficient que les gouvernements ou le secteur public. Nous constatons cela partout dans le monde: les gens se tournent vers des solutions du secteur privé parce que le gouvernement n'a pas été à la hauteur en matière de santé ou d'éducation, par exemple.

Nous avons essayé de faire reculer ce narratif. De fait, il existe de nombreux exemples et endroits où la privatisation de la santé ou de l'éducation a conduit à des résultats pires.

Nous avons la conviction que plutôt que de laisser tomber le gouvernement, il nous faudrait travailler pour faire prendre ses responsabilités au gouvernement et s'assurer

qu'il œuvre bien pour l'intérêt de tou-te-s. Car c'est bien ça la vraie démocratie.

Dans le domaine de la santé public se trouve un narratif compliqué ayant trait à la responsabilité individuelle, qui reproche aux individus ou aux groupes leurs propres problèmes de santé. Comment changeons-nous le narratif pour étudier ces problèmes systémiques plutôt de reprocher les choses individuellement, en apportant des solutions individuelles?

L'un des problèmes les plus épineux auquel nous sommes confronté-e-s est la façon de changer un narratif en particulier sans pour autant porter atteinte aux autres narratifs que l'on veut soutenir. Par exemple, comment combattre la corruption sans entraver la confiance en le gouvernement et maintenir l'idée que le gouvernement peut œuvrer pour nous tou-te-s?

Comment la société civile peut-elle combattre cela?

Si nous essayons de faire cela chacun dans notre coin, en silos, nous n'arriverons pas à grand-chose. À moins de commencer à travailler ensemble sur des narratifs plus approfondis, nous n'arriverons pas véritablement à progresser.

Donc, l'un des défis auxquels nous sommes confronté-e-s concerne la façon dont nous sortons des domaines de notre problème, pour collaborer et faire basculer ces narratifs fondamentaux ou méta-narratifs.

Il s'agit là d'un grand défi car chaque organisation a intérêt à se promouvoir elle-même pour opérer dans son propre domaine. En tant que bienfaiteur-riche-s, nous opérons également en fonction des domaines des problèmes et des thématiques que nous finançons.

Quels exemples pouvez-vous nous donner de narratifs potentiellement médiateurs?

Le racisme en est un exemple énorme: le défi du racisme et les méta-narratifs autour de qui en fait partie ou non.

Un autre défi fondamental est que dans notre contexte néo-libéral, il y a une tendance à parler de tout en termes économiques. Les personnes sont valorisées selon ce qu'elles apportent à l'économie, plutôt que selon leur valeur inhérente en tant qu'être humain.

La question du public-privé est également un autre enjeu énorme. Le secteur privé empiète de plus en plus sur tous les aspects de la vie. Comment redonner de l'attrait à l'idée de nous en tant que public et de la valeur des biens publics?

L'intelligence artificielle reste aussi une question importante de nos jours.

Nous constatons que des narratifs et suppositions biaisés concernant des groupes de personnes sont codés dans les algorithmes. Et qu'ils apparaissent ensuite naturels ou neutres parce qu'il s'agit de code informatique.

Cela devient une immense boîte noire que personne ne comprend excepté les gens qui détiennent le code. Comment combattons-nous cela?

Le documentaire *Coded Bias* («préjugés codés»), qui a été présenté à Sundance, examine ce problème en profondeur. Il s'agit là d'une thématique qui nous inquiète énormément dans le secteur de la santé. Des applis et logiciels sont utilisés pour prendre des décisions sur qui accède à quel type de soins.

Mais encore une fois, cette question transversale a des répercussions pénales, sur l'éducation, le logement... Pratiquement tous les domaines de notre vie. ■

[Retour à la table des matières](#)

IMAGINING Futures

«Nous nous trouvons à un moment critique et insensé en tant qu'humanité et ce dont nous avons besoin pour survivre sont des idées et des croyances qui vont bien au-delà de ce qu'on nous dit que l'avenir nous réserve.»

'L'ÉCRIVAIN'
Kuchenga Shenje

«Pour réussir à sortir des situations où l'on est bloqué, que ce soit le changement climatique ou les inégalités, il va falloir imaginer des choses que personne n'a jamais imaginées. Des choses que nous n'avons jamais vécues avant.»

'LE CONTEUR SYMPHONIQUE'
Orlando Higginbottom

Cette publication a été produite par



Oxfam est un mouvement mondial de personnes, travaillant ensemble pour mettre fin à l'injustice de la pauvreté. Cela signifie que nous nous attaquons aux inégalités qui maintiennent les gens pauvres. Ensemble, nous sauvons, protégeons et reconstruisons des vies quand une catastrophe frappe. Nous aidons les gens à se construire une vie meilleure, et pour les autres, nous nous attaquons à des problèmes comme les droits fonciers, le changement climatique et la discrimination à l'égard des femmes. Et nous ne nous arrêterons pas avant que chaque personne sur la planète puisse profiter d'une vie sans pauvreté.

→ On Think Tanks

On Think Tanks (OTT) est une plateforme mondiale dédiée à l'étude et le soutien des centres de recherche sur les politiques. OTT fournit des connaissances, ressources, apprentissage et engagement pour les think tanks, leurs bailleurs de fonds, et d'autres acteurs politiques concernés.

Conçu et illustré par

MAGDA CASTRÍA



Pour faire partie de nos conversations futures sur le pouvoir narratif et l'action collective, vous pouvez vous inscrire à l'aide de ce code QR.

Pour en savoir plus sur le contenu de la première partie ou de la seconde partie, contactez l'éditrice du livre, [Isabel Crabtree-Condor](mailto:Isabel.Crabtree-Condor).

© Oxfam International octobre 2020

Cet livre a été organisé par Isabel Crabtree-Condor. Cette publication est protégée par le droit d'auteur, mais le texte peut être utilisé gratuitement à des fins de plaidoyer, de campagne, l'éducation et la recherche, à condition que la source soit entièrement mentionnée. Le titulaire du droit d'auteur demande que toute utilisation de ce type soit enregistrée auprès d'eux pour avoir un impact but de l'évaluation. Pour la copie dans d'autres circonstances, ou la réutilisation dans l'autres publications, ou la traduction ou l'adaptation, l'autorisation doit être obtenue et des frais peuvent être facturés. Courriel: policyandpractice@oxfam.org.uk

Les informations en publication sont correctes au moment de la publication.